

Fa. 35. 4.

COLLECTION PORTATIVE

DE VOYAGES

traduits de différentes langues orientales et européennes.

TOME QUATRIEME.

Se trouve à PARIS,

Chez { FIRMIN DIDOT, rue de Thionville,
N^o. 116;
HENRICHs, rue de la loi;
DELANÇE, rue des Mathurins, hôtel
Cluny.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS.

Le premier volume de cette COLLECTION renferme le *Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdouël-Kérym, favori de Tahmàs-Qouly-Khân*; orné de deux Gravures.

Le second et le troisième, *les Voyages de la Perse dans l'Inde, et du Bengale en Perse, le premier traduit du persan, le second, de l'anglais, avec une Notice sur les révolutions de la Perse, et un Mémoire historique sur Persépolis, et des Notes*. Ornés de 4 Gravures.

Sous Presse.

Tome VI de la COLLECTION.

Voyage chez les Mahrattes, par M. Tone, traduit de l'anglais et augmenté de Notes géographiques, historiques et politiques.

Prix de chaque volume, 3 fr., pap. ord.,
6 fr., pap. vélin.

VOYAGE
PITTORESQUE
DE L'INDE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1780-1783;

PAR M. WILLIAM HODGES,

Traduit de l'anglais, et augmenté de Notes
géographiques, historiques et politiques;

PAR L. LANGLÈS,

*Membre de l'Institut, Conservateur des Mss.
orientaux de la Bibliothèque Impériale,
et Professeur de Persan à l'École Spéciale
des langues orientales vivantes.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

AN XIII — 1805.



PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

LORSQU'IL entreprit le voyage des Indes Orientales, M. Hodges avoit déjà fait le tour du monde. La réputation dont il jouissoit dans les arts, avoit attiré sur lui l'attention de l'Amirauté à l'époque où l'on faisoit les préparatifs de la seconde expédition de l'immortel capitaine Cook; et il fut nommé dessinateur de cette mémorable

expédition. L'atlas qui en accompagne la relation prouve que M. Hodges a pleinement justifié le choix dont il fut honoré. Mais à peine de retour dans sa patrie, ennuyé sans doute d'avoir longtemps exercé ses crayons sur une nature quelquefois pittoresque, mais toujours sauvage et dépourvue des beautés que peut lui prêter la culture, M. Hodges voulut contempler à loisir des sites enrichis des productions de l'art. Ses regards se dirigèrent donc naturellement vers l'Inde. C'est dans cette belle et malheureuse contrée que se trouvent les

plus imposans, les plus nombreux, mais nous n'osons pas dire les plus antiques monumens de l'industrie humaine; l'influence toute puissante que les Anglais y exercent, et les fréquentes communications que la Compagnie entretient avec la plupart des cantons de l'Inde, facilitent infiniment les travaux et les recherches des savans et des artistes anglais; et nous devons leur payer ici le juste tribut d'éloges qui est dû à leur zèle et à leur activité, en affirmant qu'ils tirent de ces avantages tout le parti imaginable pour les progrès des sciences

et des arts. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les notices des ouvrages qu'ils publient chaque année sur l'Inde. Parmi ces ouvrages, ceux de M. Hodges tiennent un rang distingué. Ses *Vues de l'Inde* (1) étoient même le plus considérable de ce genre jusqu'à la publication de celui de MM. Daniell. Ce dernier n'a point encore

(1) *Views of India*, etc. (Vues de l'Inde, prises sur les lieux, pendant les années 1780 — 1783, et exécutées à l'aqua tinta pour imiter les dessins originaux, avec des notes et des descriptions historiques de chaque planche.) Londres 1786, un vol. in-fol. *maximo*, renfermant 48 planches.

son égal en grandeur et en magnificence. Les artistes y désireroient plus de détails géométriques, et les savans, un texte plus étendu. C'est aussi le reproche qu'on pourroit faire aux *Vues* de M. Hodges; mais, si les explications anglo-françaises qui accompagnent ces *Vues* ne sont pas plus circonstanciées que celles de MM. Daniell, c'est que la plupart de ces sites ou de ces monumens se trouvent déjà mentionnés et décrits dans le *Voyage pittoresque* (1), dont nous

(1) *Travels in India, during the years 1780, 1781, 1782 et 1783, by*

donnons ici la traduction, et qui parut en Angleterre avant les *Vues* dessinées par le même voyageur. Cette relation également intéressante pour le philosophe, le savant et l'artiste, prouve que l'auteur n'est pas moins habile à manier la plume que le pinceau, et qu'il a tout autant de sagacité pour observer les hommes que pour représenter les productions de la nature et de l'art. On croit être porté

William Hodges; *in-4°*. orné de 14 planches, que nous avons fait réduire et copier avec le plus grand soin; la seconde édition parut à Londres en 1794.

à côté de lui dans son palankin, sur les épaules de ces paisibles et complaisans Indiens; on assiste en frémissant au sacrifice horrible et volontaire de cette jeune et malheureuse veuve, victime d'un antique préjugé soigneusement entretenu par les avides Brâhmanes; on maudit les prêtres indiens en réfléchissant sur le honteux et misérable motif qui les porte à faire un abus aussi barbare de leur influence sur la plus intéressante, la plus foible et la plus crédule moitié de l'espèce humaine.

L'esprit fatigué de ce spectacle

atroce, se repose en parcourant des descriptions si variées, si pittoresques et surtout si vives qu'elles semblent pouvoir se passer des secours du crayon; d'un autre côté les vues sont si bien choisies et accompagnées de détails si clairement exprimés qu'on ne croit pas avoir besoin de recourir au texte.

Les savans, les artistes qui connoissent déjà son mémoire sur l'architecture des Indiens, des Egyptiens et des Grecs (1), ne se-

(1) Lequel sert de texte explicatif pour deux planches gravées d'après des peintures du même artiste, et

ront pas fâchés de le retrouver fondu dans le 4^e. chapitre de ce voyage, enrichi de nouveaux développemens et de rapprochemens fort piquans avec les constructions des sauvages de la mer du Sud.

Je ne parlerai pas ici des notes que j'ai cru devoir ajouter à cet ouvrage pour en faciliter l'intelli-

publiées sous ce titre : *Views of the gate leading to the tomb of Akbar, etc.* (Vues de la porte qui conduit au tombeau d'Akbar à Sekandéry, et du mausolée de l'empereur Chyr-Châh à Sasserâm). Ces vues se trouvent répétées dans le grand ouvrage indiqué précédemment , note 1 , page iv.

gence à des lecteurs bien moins familiarisés que ne le sont les Anglais avec l'histoire, la géographie et les mœurs de l'Hindoûstân. Les sources où je les ai puisées et que j'ai citées avec le plus grand soin, peuvent faire juger du degré de confiance qu'elles méritent; j'ignore quel jugement on portera sur la marche que j'ai *inventée* pour les renvois. Mais en voici en peu de mots l'explication et les avantages. En plaçant à la suite du mot sur lequel porte une de mes notes, la lettre initiale de ce même mot, en petit caractère, j'évite

cette longue série de numéros qui défigure les ouvrages enrichis de notes et entraîne inmanquablement du désordre. Je puis en outre, sans inconvénient, répéter cette lettre autant de fois que le mot se présente, et rédiger mes Notes suivant l'ordre alphabétique.

DE VERTUTE
cette bougie que de l'homme qui
débute les premiers articles de
notre et contraindre l'homme à
neul la dévotion de son cœur
sans aucunement répéter cette
parole autant de fois que la main
se mouvant et répéter une fois
suffit l'ordre alphabétique sans

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

LES relations intimes qui existent depuis si long-temps entre ce pays et le continent de l'Inde, doivent naturellement nous inspirer le plus vif intérêt pour tout ce qui est relatif à cette portion du globe. Elle a été plus d'une fois le théâtre de scènes dont le dénouement ne pouvoit manquer d'avoir la plus grande influence sur les destinées de notre patrie; et peut-être, dans le moment où vous en lisez la description, est-ce le séjour ou le tombeau d'un de vos amis.

Il paroît toujours surprenant qu'un pays si intimement lié avec le nôtre, nous soit si peu connu. Il ne faut pas cependant se dissimuler les grandes obligations que l'on a aux savans qui, pendant leur résidence au milieu des Hindoux, n'ont rien épargné pour nous procurer des renseignemens sur la religion et les lois de leurs tribus, et qui nous ont donné des détails exacts et bien discutés des opérations de l'empire Moghol. Mais on s'est fort peu occupé jusqu'à présent de l'aspect du pays, de ses arts et de ses productions naturelles. Après un long séjour dans l'Inde, on finit par perdre l'idée de la première impression qu'on éprouva au premier aspect

de cette belle et pittoresque contrée. Bientôt on s'accoutume à tout ce qui frappe d'étonnement; et par un effet très-naturel et général, l'esprit se porte vers des spéculations plus abstraites.

Afin de remplir, en quelque sorte, cette lacune dans la topographie littéraire, j'ai cru devoir composer une relation qui ne renfermât que l'exposé simple et fidèle de ce que j'ai observé sur les lieux, sans me permettre d'y ajouter aucune espèce d'ornement ni la moindre fiction. J'avois d'abord écrit pour mon amusement, et afin d'être plus en état d'expliquer à mes amis un certain nombre de dessins que j'ai faits pendant mon séjour dans l'Inde. Quelques-uns de ces

dessins accompagnent cette relation. Je ne chercherois pas même à m'excuser aux yeux du public, si je ne pouvois me prévaloir du suffrage et des instances réitérées de mon digne ami M. Henry-James Pye, écuyer et poète Lauréat. C'est ce littérateur, justement célèbre, qui m'a déterminé à soumettre mon ouvrage à un tribunal qui m'a toujours inspiré autant de respect que de crainte, *le tribunal du Public...*

En payant ici la dette de l'amitié, je ne dois pas oublier celle de la reconnoissance.

Mon savant ami M. Gregory, en lisant et revoyant avec soin tout mon manuscrit, a beaucoup contribué à diminuer la terreur que

m'inspire la rude épreuve à laquelle je vais m'exposer; et quoiqu'il prétende que presque toutes ses corrections étoient verbales, je n'en dois pas moins convenir qu'elles ont puissamment contribué à diminuer les imperfections de mon ouvrage.

Malgré tous ces suffrages et ces précautions, je ne me dissimule pas combien j'ai besoin de l'indulgence de mes lecteurs. Je les prie, au moins, de se rappeler combien les études nécessaires pour acquérir quelque habileté dans un art libéral, et ensuite la pratique de cet art dont je fais ma profession, me laissent peu de loisir pour la culture des lettres; et peut-être aussi mes travaux en ce genre ont-

ils été moins heureux que ceux de beaucoup d'autres artistes. En outre, il m'a fallu consacrer plusieurs années à un long voyage autour du globe, et aux travaux de mon état, nécessaires pour compléter les matériaux du second voyage du capitaine Cook. Ensuite mon voyage dans l'Inde et plusieurs excursions dans cette contrée ont occupé une grande partie de mon temps et de mon attention.

Il est au moins une portion de cet ouvrage dont je puis parler avec plus de confiance, parce qu'elle ne m'est pas tout-à-fait personnelle ; et quant à ce qui m'y concerne, j'y ai contribué en qualité d'artiste de profession. J'ai déjà remarqué que les dessins ont

été faits sur les lieux, je n'ai rien négligé pour rendre d'une manière exacte et gracieuse les objets que j'avois sous les yeux. Quant à l'exécution des gravures, je ne pourrois dire ici que ce que chacun se dira en les examinant : elles sont au-dessus de tout éloge. Je terminerai donc cette préface en offrant un témoignage public et sincère de reconnoissance aux artistes, dont les soins et les talens m'ont si puissamment secondé.

QUEEN STREET, may fair,
18 Février 1793.

Note du Traducteur.

Nous joignons volontiers notre suffrage à celui de M. Hodges, en faveur

de ses graveurs , mais nous osons nous flatter que nos planches , quoique réduites d'un tiers avec une exactitude géométrique, peuvent soutenir le parallèle avec les originales ; il en est même quelques-unes, telles que les costumes , la *procession d'une veuve hindoue* , les *femmes musulmanes* , etc. , qui ont été heureusement corrigées, uniquement pour la partie du dessin, par MM. Auguste de Saint-Aubin, Coigny et Simon, artistes aussi distingués par leur talent que par leurs qualités personnelles.

On peut réunir ces gravures en un petit atlas de format *in-8°* , ou les plier par le milieu et les coller sur un onglet dans chaque volume, d'après l'ordre suivant :

*Note des planches contenues dans
ce Voyage, et indication des
pages en face desquelles elles
peuvent être placées.*

TOME PREMIER.

Pag.	Noms des Graveurs anglais.
24.	Pagode de Tandjaour, Medland.
28.	Calcutta,..... Byrne.
46.	Zénânâ,..... Skelton.
48.	Défilé de Sicrygolly, Angus.
59.	Banannier, Pouncy.
63.	Femmes musulmanes, Skelton.
70.	Paysan de l'Inde, .. Tompkins.
139.	Colonne,..... Medland.
187.	Veuve hindoue allant au bûcher,..... Skelton
197.	Bidjedor,..... Pouncy.

TOME SECOND.

Pag.	Noms des Graveurs anglais.
11.	Palais de Luknau, .. Fittler.
47.	Agrah, Walker.
72.	Mollâ et femmes mu- sulmanes, Tompkins.
88.	Cualyor, Byrne.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ces deux Volumes.

TOME PREMIER.

CHAP. I. Aspect général de la côte. — Description de Madras. — Barques du pays. — Première réception d'un étranger. — Ses sensations en arrivant. — Guerre avec Hhaider A'ly. — Détresse générale. — Esquisse du pays, des édifices, etc. — Temple Indien.

CHAP. II. Voyage au Bengale. — Description du fort et de la ville de Calcutta. — Itinéraire de Calcutta aux plaines de Plassey. — Description de ce site mémorable. — Promenade de l'auteur dans le pays. — Il visite les ruines d'un Zénaná. — Les cataractes de Moutedjernih. — Félicité de l'In-

XXIV TABLE DES CHAPITRES.

de. — Description de Bâghlepour. —
 Ville et forteresse de Monguyr. —
 Remarques sur la manière de voya-
 ger dans l'Inde. — Retour à Calcutta
 sur le Ganges. — Temples. — Bains
 des femmes. — Singulière illusion
 nocturne. 25

CHAP. III. L'auteur s'embarque à la
 suite du gouverneur général du Ben-
 gale. — Barques du pays. — Remar-
 ques sur celles de la mer du Sud. —
 Vues prises sur la rivière. — Établis-
 semens hollandais, français et danois.
 — Sir Eyre Coote. — Qâcem-Bâzâr.
 — Sir John D'oyley. — Patnah. —
 Réception du gouverneur dans cette
 ville. — Mosquée de Mounheyr. —
 Arrivée à Bakhahar. — Ghâzypour.
 — Ruines curieuses. — Bénâres. —
 Arrestation du Râdjah. — Insurrec-
 tion à Bénâres. — Principaux évé-
 nemens de la guerre. — Fuite de
 Bénâres, et retour à Calcutta. 82

CHAP. IV. Description de Bénâres. —

TABLE DES CHAPITRES. XXV

Façades élégantes. — Temples indiens. — Dissertation sur l'architecture indienne, maure et gothique. 151

CHAP. V. Cérémonie des veuves se dévouant sur le bûcher funéraire de leurs maris. — Circonstances de cet affreux sacrifice. — Voyage à Bidjigor. — Description du fort, etc. — Arrivée à Bâghlepour — L'auteur accompagne M. Cléveland dans la visite d'une partie de son district. — Excellente conduite de M. Cleveland pour civiliser les montagnards. — Sacrifice curieux. 180

TOME SECOND.

CHAP. VI. L'auteur retourne à Calcutta. — Il est attaqué d'une maladie dangereuse. — Son rétablissement. — Il se dispose à un nouveau voyage. — Route de Calcutta à Allah-âbâd. — Description du fort et de la ville. — Khânpour. — Luknau. — Description

xxvj TABLE DES CHAPITRES.

de cette place. — Palais du nabâb.
— Voyage à Fayz-âbâd, à Aoude. —
Description de la ville de Fayz-âbâd.
— Palais de Choudjâ'a éd-Doulah.
— Ville d'Aoude, etc.

CHAP. VII. Voyage à Etaïah. — Description de cette place. — Djesvontnagor. — O'kraine. — Chekou-âbâd. — E'tmâdpour. — Châh Dârâ. — Agrah. — Magnifiques ruines. — Arrivée au camp du nabâb Myrzâ Chéféy Khân. — Chef vénérable ayant servi sous Tahmâs Qouly Khân. — Mausolée d'Akbar. — Râdjah-Mahhal. — Lethyfpour Sicry. — Forteresse de Gualyor. — Retour à Luknau (ou Laknau), 28.

CHAP. VIII. Départ de Luknau (ou Laknau.) — Voyage en descendant la rivière de Goumty. — Dangers que l'on court de la part des *Banditti*. — Djonpour. — Mausolée. — Sasserâm. — Mausolée de Chyrchâh. — Mort de

TABLE DES CHAPITRES. xxvij

M. Cléveland, — Arrivée à Calcutta.
— Réflexions sur l'état des Arts dans
l'Inde. — Nouveau projet. — Avis
aux Artistes qui voyagent dans l'In-
de. 115

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES
M. Chapuis — Arrivée à Orléans
— Relations avec les habitants
— Visite de l'église de la Vierge — 177
—

—

—

VOYAGE



V O Y A G E
P I T T O R E S Q U E
D E L ' I N D E .

C H A P I T R E P R E M I E R .

Aspect général de la côte. Description de Madras. — Barques du pays. — Première réception d'un étranger. — Ses sensations en arrivant. — Guerre avec Hhaïder A'ly. — Détresse générale. — Esquisse du pays, des édifices, etc. — Temple Indien.

L A côte de Coromandel n'offre dans toute son étendue qu'un pays

I.

I

2 VOYAGE PITTORESQUE

uni, bas et sablonneux. Aux environs de Madras surtout, la terre s'élève si peu au-dessus de la mer, et cette élévation est tellement graduée, que le navigateur ne peut la reconnoître qu'à l'aide des différens objets qui se présentent successivement à lui sur la côte.

La ville anglaise qui s'élève en deçà du fort Saint-Georges offre, du côté de la mer, un riche et magnifique aspect. Les maisons en sont revêtues d'un stuc nommé *tchénam*^e, qui a presque autant de dureté et de densité que le plus beau marbre, et qui est conséquemment susceptible de recevoir un poli aussi parfait et aussi brillant. Les édifices y sont en général d'un beau style; ils offrent de longues

colonnades , avec des portiques ouverts et des toits plats. On croit entrer dans une ville grecque du temps d'Alexandre. Un ciel bleu , clair et sans nuages , des bâtimens blancs et polis , un rivage sablonneux et brillant , une mer d'un bleu foncé ; cette réunion forme un spectacle absolument nouveau pour les yeux d'un Anglais qui arrive directement des sombres bords de la Tamise. Les habitans de Londres sont accoutumés à voir des masses de nuages flottans au milieu d'un atmosphère épais. La différence de climat doit donc leur être à la fois bien sensible et délicieuse : quand les yeux sont ainsi flattés , l'esprit contracte bientôt la gaieté et la tranquillité , effet naturel des

agréables objets dont on se trouve environné.

Avant même que le vaisseau soit arrivé à l'endroit où il doit mouiller, il est environné de barques du pays, pleines de gens de peine qui viennent en foule à bord; c'est le moment où un Européen trouve une grande différence entre son pays natal et l'Asie. A la vue de ces draperies de beau lin, au bruit général de cette conversation à laquelle il n'est pas habitué, il se croit, pendant un moment, au milieu d'une assemblée de femmes. En montant sur le pont, il regarde, avec surprise, ces longues robes de mousselines (1), et ces fi-

(1) Les Hindous et les Musulmans, portent, dans l'Inde, des robes de mous-

gures noires (I) ornées de très-grosses boucles d'oreille d'or et de turbans blancs. Le premier salut qu'il reçoit de ces inconnus, consiste à ployer leur corps assez bas pour toucher trois fois le pont avec le revers de la main et avec leur front.

Les premiers naturels que l'on

seline que l'on nomme *Djamah*^d, ce qui a probablement donné naissance à cet habit des enfans anglais, nommé ordinairement *jam*.

(I) Les habitans de la côte de Coromandel et ceux du midi ont le teint beaucoup plus foncé que les habitans de la partie septentrionale de l'Inde ; en outre, les naturels sont d'une couleur plus prononcée que les Musulmans qui viennent originairement de la Tatârie et de la Perse. Ces Musul-

6 VOYAGE PITTORESQUE

voit sont des Hindous , habitans originaires de la péninsule ; ceux de cette portion de l'Inde sont d'une structure foible , ils ont surtout les mains plus petites que celles de nos femmes délicates. Elles ne paroissent même pas être dans les proportions généralement reconnues, avec le reste de la per-

mans peuvent, en effet, être regardés comme une belle nation. J'en ai même vu plusieurs avec des cheveux roux et un teint très-brillant : c'est un fait aussi bien connu qu'avéré , que la famille d'un tatâr ou d'un persan qui a résidé pendant plusieurs générations dans l'Inde , brunit considérablement ; les descendans de la famille de Tymour ont maintenant un teint olivâtre très-foncé.

sonne qui est ordinairement d'une taille moyenne (1). Leurs manières répondent parfaitement à la délicatesse de leur structure; ils sont d'un caractère tranquille et remplis d'attentions. On peut remarquer, par exemple, que jamais ils n'interrompent une personne qui parle: ils attendent patiemment qu'elle ait fini, et lui répondent ensuite d'un ton très-respectueux et très-mesuré.

En descendant du vaisseau, un étranger est conduit à terre dans une barque du pays, appelée

(1) On a eu souvent occasion d'observer que les poignées des sabres indiens étoient trop petites pour la plupart des mains européennes.

8 VOYAGE PITTORESQUE

massoulah^m; la construction en est véritablement curieuse, parfaitement combinée pour éviter les chocs violens des rafales; qui se brisent ici avec une grande violence. Elles n'ont point de quille, sont plates avec des bords très-élevés; les planches en sont cousues avec des fibres de cocotier et calfatées avec la même matière. Leur légèreté est remarquable, et les naturels les manœuvrent avec une étonnante dextérité. Deux radeaux, conduits chacun par un rameur, accompagnent ordinairement ces barques pour pouvoir sauver les passagers dans le cas où elles viendroient à chavirer. On conduit la barque à sec et les voyageurs descendent sur un rivage de très-beau sable, et en-

trent bientôt dans le fort de Madras.

Les naturels offrent un spectacle très-varié : les uns sont entièrement nus, d'autres tellement couverts qu'on leur voit à peine la figure et le cou. Je pourrois encore citer bien d'autres objets qui attirent les regards d'un Européen : des femmes portées dans des palankins sur les épaules des hommes ; des hommes habillés en toile et en mousseline, comme des femmes, et montés à cheval. Joignez à cela l'aspect d'un pays tout différent de ce que nous avons vu jusqu'à présent, et vous pardonnerez aisément les mouvemens involontaires de surprise que l'on éprouve en mettant pied à terre.

10 VOYAGE PITTORESQUE

Quant à moi , je ne pourrois décrire l'enthousiame que j'éprouvai en ce moment ; tout ce qui frappoit mes regards redoubloit le désir de voir ce que je n'avois pas encore vu. Je me hâtai donc de faire les préparatifs d'un voyage dans l'intérieur du pays ; mais j'eus la douleur de voir mes projets dérangés par un fléau non moins funeste aux hommes qu'aux arts : la guerre , accompagnée d'horreurs inconnues peut-être aux nations civilisées d'Europe , descendit comme un torrent et couvrit toute la contrée , entraînant avec soi le paisible laboureur qui abandonne sa charrue , et le manufacturier qui fuit loin de son atelier. Le 18 juillet 1780 , j'eus le triste spectacle des maux

que produit la guerre : une multitude considérable vint de tous côtés se réfugier à Madras. Plusieurs portoient sur leurs épaules les foibles restes de leurs petites propriétés. Des mères avec leurs enfans à la mamelle, des pères conduisant leurs chevaux chargés de la petite famille, d'autres assis sur les misérables débris de leur fortune dans un hhaqéry (1), et traînés au milieu de la poussière par des bœufs exténués de fatigues : tout annonçoit la confusion et le désespoir.

(1) Le hhaqéry^h est une petite voiture couverte, montée sur deux roues, et traînée par des bœufs; on s'en sert universellement dans l'Inde, surtout pour faire voyager les femmes.

12 VOYAGE PITTORESQUE

Du 18 au 21, le nombre des réfugiés augmenta prodigieusement, et l'on conjecture qu'en moins de trois jours plus de 200,000 hommes furent reçus dans la ville noire de Madras (1). Notre gouvernement se conduisit dans cette triste circonstance, avec son humanité et sa libéralité ordinaires. Les secours publics et particuliers qu'il accorda se montèrent à des sommes considérables. Ces infortunés furent bientôt répartis du côté du nord et dans les serkârs^s,

(1) Au près des glacis du fort Saint-Georges et du côté du nord, est une grande ville communément nommée la *Ville Noire*; elle est suffisamment fortifiée pour ne pas craindre de surprise de la part d'un corps de cavalerie.

qui sont des terres situées au nord de Madras et cédées, depuis peu d'années seulement, au gouvernement anglais.

M. Smith étoit alors à la tête du gouvernement de Madras, et l'on ne peut, sans être pénétré du plus profond respect, se rappeler la tendre sollicitude que témoigna sa digne épouse à l'égard de plusieurs familles anglaises qui étoient venues se réfugier dans le fort.

Tout annonçoit la désolation et l'effroi. On avoit déménagé toutes les maisons de campagne des Anglais situées à la distance d'un mille du fort. Les propriétaires avoient enlevé jusqu'aux portes et aux fenêtres, précaution qui n'étoit pas tout à fait inutile, puisque

l'ennemi poussa ses ravages sous les murs même de Madras, et il n'y avoit nulle sureté hors du fort, jusqu'à ce que l'on eût formé un camp au Mount, place éloignée de dix milles Ouest de la ville. Les propriétaires des maisons situées dans l'intérieur du fort, furent alors assez heureux pour pouvoir recevoir les familles de leurs amis qui avoient résidé auparavant dans les plaines des Tchoûltry (1).

(1) Les environs de Madras sont une plaine unie, sur laquelle est bâtie une petite tchoûltry à une petite distance du fort. Les tchoûltry, sont des édifices publics que l'on trouve dans tout l'Hindoûstân, et qui sont d'origine hindoue; elles ont beaucoup de ressemblance avec les kâravânsérâys, si connus

Lorsque l'on eut rassemblé des troupes de différens cantons, avec les provisions et le train d'artillerie nécessaires, les habitans reprirent courage; les *ryots*^r ou cultivateurs se remirent à ensemençer leurs champs de riz et à récolter les fruits. Quand on vit notre armée se mettre en campagne, on s'attendoit à voir bientôt arriver

dans toute l'Asie. Elles ont été construites et dotées par la libéralité des princes, ou par la générosité et la piété des particuliers. Un brahmane est ordinairement attaché à ces établissemens, pour les administrer et pour donner des secours aux pauvres et aux nécessiteux, qui trouvent là une natte pour se coucher, et des bassins ou réservoirs dans le voisinage.

Hhäider A'ly^h sous bonne escorte dans le fort Saint-Georges, et à lui faire faire publiquement amende honorable pour tous les malheurs qu'il avoit occasionnés. Le triste sort du détachement du colonel Baillie fit tout à coup évanouir cette brillante espérance. Comment en effet la conserver à la vue d'une armée qui, après une campagne de trois semaines, revenoit considérablement diminuée et surtout découragée par ses pertes? Ces tristes circonstances sont trop profondément gravées sur les pages de l'histoire pour qu'il soit nécessaire de les retracer ici. Sir Eyre Coote, dans le cours de septembre, apporta du Bengale de l'argent et autres provisions; sa présence et surtout les

mesures prises par ce brave officier rendirent le courage aux troupes; elles conçurent, ainsi que les habitans, des espérances qui ne furent pas déçues.

Un peintre ne trouve pas aisément l'occasion d'exercer son talent dans un pays ravagé par un ennemi actif. Cependant je parvins à dessiner entre autres objets intéressans, le pont de Marmalong, ouvrage très-moderne, construit, m'a-t-on dit, aux frais d'un marchand arménien; il est situé sur une petite rivière qui baigne le pied de la montagne, et qui tombe dans la mer, à peu de distance en deçà du village de Saint Thomas, à quatre milles sud de Madras. Les Portugais avoient autrefois un établisse-



ment considérable dans ce village. On y voit encore l'église et la demeure d'un petit nombre de familles portugaises. Suivant la légende fabuleuse de l'église romaine, l'apôtre saint Thomas, dans le cours de sa mission aux Indes, souffrit le martyre dans l'endroit même où cette église a été construite.

L'établissement de Madras fut formé par les Anglais, dans le commencement ou au milieu du dernier siècle : cette place ne tiroit toute son importance que de son commerce, jusqu'à la guerre conduite avec tant d'intelligence par le général Stringer Lawrence, depuis 1748 jusqu'en 1752, guerre qui fut occasionnée par les réclamations de Tchendah Ssâhheb^e

contre notre allié Mohhammed Al'y Khân^m, le nâbâb actuel d'Ar-cate. C'est de cette époque que date la souveraineté des Anglais dans l'Inde. Lord Clive fit ses premières armes sous cet excellent officier.

Le fort Saint-Georges, ou Madras, est baigné, comme nous l'avons déjà dit, par la mer, et les plus habiles ingénieurs conviennent que c'est une place prodigieusement forte. Le plan en fut dressé par l'ingénieur M. Robins, auteur du Voyage du lord Anson, et savant autant recommandable par ses connoissances générales et philosophiques, que par ses rares talens pour les mathématiques. Depuis cette époque on a ajouté plusieurs ouvrages. Le fort Saint-

Georges renferme plusieurs rues belles et spacieuses : les maisons ne manquent pas d'une certaine élégance, celles surtout qui sont enduites de l'espèce de pâte, nommée tchénam^t. Les appartemens intérieurs ne sont pas très-brillamment décorés, ils n'offrent que des murailles blanches; au reste, ce stuc, qui ressemble beaucoup au marbre, procure une fraîcheur fort agréable dans ces climats chauds. Il est rare de voir des appartemens plafonnés. Rien ne peut résister aux ravages du plus destructeur des insectes, les fourmis blanches: elles sont redoutables, surtout par leur innombrable multitude, qui est telle qu'elles peuvent détruire en une nuit un plafond, de quelque

dimension qu'il soit. J'ai vu le plafond du péristile de l'amirauté, ou hôtel du gouvernement, tomber en morceaux de vingt pieds en carré; ce qui ne paroîtra pas incompréhensible, quand on saura que ces insectes attaquent les bois sur lesquels sont construits les plafonds, tels que les poutres, les lattes, etc. Les maisons de la plaine des Tchoûltry^r sont, pour la plupart, de beaux morceaux d'architecture, elles renferment des appartemens vastes et magnifiques. Je ne me rappelle pas de momens plus délicieux que lorsque j'allai faire visite à une famille de la plaine des Tchoûltry dans une soirée fraîche qui avoit succédé à une journée brûlante. La lune brilloit

de tout son éclat, pas un seul nuage n'obscurcissoit le firmament, et toutes les maisons de la plaine étoient éclairées; chaque famille, avec ses amis, respiroit le frais sous des péristiles ouverts. Pour un étranger nouvellement arrivé, cette scène ressembloit plutôt à un enchantement qu'à la réalité.

On trouve ici peu de matériaux pour tracer l'histoire ou le caractère des habitans originaires de l'Inde : cependant je ne dois point passer sous silence un beau temple hindou ou pagode située à deux milles sud de Madras. Elle est d'une étendue considérable, et le sommet de l'édifice s'élève tellement au-dessus des arbres, qu'on le voit de toute la contrée. Au près de ce tem-

ple on a creusé un vaste bassin, dont le fond est rempli d'eau; on y descend par un escalier : toute la construction est en pierres de taille et d'une maçonnerie excellente. Sur les murailles du temple on a sculpté un grand nombre de bas-reliefs, que je crois être relatifs au culte des Hindous, mais je ne saurois décider s'il s'agit ou non de la religion et des rites de Bramah. Je remarquai plusieurs sujets fort indécents. J'avois fait un dessin assez exact de cet édifice; je l'envoyai en Angleterre par le vaisseau du général Parker; mais il a été perdu, ce bâtiment ayant fait naufrage sur les côtes de la Hollande en 1781. Au reste, comme j'ai dessiné plusieurs autres temples hin-

dous, la perte du dessin de celui-ci m'est beaucoup moins sensible. La planche ci-jointe offre la vue d'une grande pagode à Tandjaour, d'après un tableau que j'ai peint sur un dessin fort exact de mon ami M. Topping, homme à talents, chargé maintenant par l'honorable Compagnie des Indes de reconnoître la côte de Coromandel. Cette gravure pourra donner une idée des efforts de l'architecture indienne.

CHAPITRE II.

Voyage au Bengale. — Description du fort et de la ville de Calcutta. — Itinéraire de Calcutta aux plaines de Plassey. — Description de ce site mémorable. — Promenade de l'auteur dans le pays. — Il visite les ruines d'un Zénànà. — Les cataractes de Moutedjernal. — Félicité de l'Inde. — Description de Bâghlepoûr. — Ville et forteresse de Monguyr. — Remarques sur la manière de voyager dans l'Inde. — Retour à Calcutta sur le Ganges. — Temples. — Bains des femmes. — Singulière illusion nocturne.

APRÈS un an de résidence à Madras, ne découvrant nulle occasion de voir ou de faire des des-

sins dans l'intérieur du pays, je me déterminai à poursuivre ma route jusqu'au Bengale, et comme je sentoïis ma santé s'affoiblir, je projetai de retourner en Europe dans la saison suivante. Je m'embarquai en février 1781, et j'arrivai dans le courant de mars à l'embouchure du Ganges. Il arrive souvent que le changement d'air et un voyage par mer causent d'heureux changemens dans la santé des malades dans l'Inde; en effet, je me trouvai parfaitement rétabli à mon arrivée au Bengale.

L'aspect de la contrée à l'entrée du Ganges (ou plutôt de la rivière d'Hougly, qui n'est qu'un bras du Ganges), ne promet pas beaucoup. Quelques buissons dispersés

sur le rivage, forment une ligne sombre et obscure qui fixe le point de démarcation entre le ciel et l'eau, et c'est là tout ce que l'on aperçoit. A mesure que le vaisseau approche de Calcutta, on voit la rivière se rétrécir. L'endroit nommé *Garden Reach* (1) offre de beaux édifices distribués sur une plaine, environnée de jardins. Ce sont des maisons de campagne appartenantes aux habitans opulens de Calcutta. Le vaisseau n'a pas plutôt gagné l'autre rive, que la ville de Calcutta toute entière s'offre à vos yeux : une forteresse considérable vous annonce la ca-

(1) Ce mot peut être tradnit en français par *la rive des jardins*. (L-s.)

pitale des possessions anglaises dans l'Orient. Cette citadelle, située sur le bord méridional de la rivière, peut être regardée comme supérieure à toutes celles qui existent dans l'Inde, tant pour les fortifications que pour la régularité du dessin. J'en ai pris la vue du côté de la porte d'eau, qui fait infiniment d'honneur aux talens de l'ingénieur, l'estimable colonel Polier (1). La perspective du glacis et de l'esplanade se terminent par

(1) Membre et l'un des fondateurs de la Société Asiatique de Calcutta. Voyez dans mes notes sur le Voyage de Forster les détails que j'ai donnés sur ce savant et illustre officier, que j'ai eu l'avantage de compter au nombre de mes meilleurs amis. (L-s.)

une file d'édifices beaux et réguliers; la rivière est couverte, à une grande distance, de vaisseaux de différentes espèces et dimensions, depuis le plus grand navire de la Compagnie, jusqu'à la plus petite barque du pays. Je donne cette vue d'après un tableau peint sur les lieux.

Un Européen aborde ici au milieu d'une grande ville sans passer sous les ponts-levis d'un fort. Ici nulle sentinelle au regard importun et soupçonneux, nul douanier pour culbuter votre bagage. La généreuse hospitalité des habitans envers les étrangers, et plus encore à l'égard de ceux qui leur sont recommandés, répond parfaitement à la liberté avec laquelle on est

admis dans leur ville. Pour moi, je n'oublierai jamais l'affectueux accueil que me fit mon digne ami, feu M. Henry Davies, avocat général du Bengale, homme dont la mémoire me sera toujours bien chère.

La ville de Calcutta se prolonge depuis l'extrémité occidentale du fort William le long de la rivière, presque jusqu'au village de Ghâzypour, dans une étendue d'environ quatre milles et demi anglais. Dans certains endroits elle a peu de largeur. Les rues sont vastes: deux files de bâtimens magnifiques environnent l'esplanade du fort; et ce qui augmente la majesté de ce coup d'œil, c'est que les maisons se trouvent détachées les

unes des autres et séparées par un grand espace. L'extrême chaleur du climat exige que l'on respire librement le grand air, c'est pourquoi on a soin de bâtir des maisons vastes. Pour entrer dans la plupart de ces maisons, il faut monter un escalier fort doux, composé de quelques marches, et recouvert d'une espèce de portique avec des colonnes ou des arcades, ce qui leur donne l'apparence de temples grecs. Chaque maison, en effet, peut être regardée comme un temple dédié à l'hospitalité.

Calcutta consistoit originairement en quelques boutiques et un petit fort de peu d'importance, lequel subsiste encore aujourd'hui. On y voit ce fameux *Trou Noir* qui

fut si fatal à plusieurs de nos compatriotes en 1756; elle est devenue une ville grande et opulente, lorsque le gouvernement du royaume du Bengale échut à la Compagnie des Indes. Quant à sa magnificence, elle la doit uniquement au génie libéral et au goût du dernier Gouverneur général (1); et il faut convenir que la première maison qui mérite d'être citée comme un morceau d'architecture, fut construite par M. Hastings; elle est en effet d'un style plus pur que toutes celles qui ont été bâties depuis, quoiqu'elle soit une des plus petites.

Le mélange des mœurs asiatiques et des mœurs européennes à

(1) C'est, je crois, M. Hastings. (L-s.)

Calcutta offre un spectacle vraiment piquant. On y voit des carrosses, des phaëtons, des chevaux de selle, des chaises à porteurs, des palankins et hhaqéry^h du pays. Les processions des Hindous, les différens costumes des faqyrs, tout cela forme un spectacle plus extraordinaire que tout ce qu'on peut voir dans aucune ville du monde. Les vues de Calcutta publiées par M. Daniell^d, sont vraiment recommandables pour leur exactitude.

Quelques semaines après mon arrivée au Bengale, il se présenta, et je saisis avec empressement, une occasion de dessiner une portion du pays jusqu'à Monguyr, sur le Ganges, dans une étendue

de trois cents milles anglais. Je me mis donc en route dans le milieu du mois d'avril suivant et voyageai dans un palankin, que l'on nomme *dák*^d dans le pays. Il y a des porteurs de *dák* aux gages du gouvernement, qui sont postés à chaque station pour faciliter la circulation. Ces stations, l'une dans l'autre, peuvent être évaluées à dix milles anglais. On y entretient généralement dix porteurs et deux hommes ou valets de pieds pour porter les bagages et les flambeaux pendant la nuit. Ces hommes se nomment *mossoldjy*, du mot *mossol*^m, flambeau.

L'aspect d'un pays donne une idée assez juste du bonheur ou de la misère du peuple. Quand vous

voyez des champs soigneusement cultivés jusqu'à l'extrémité de leurs limites respectives, vous pouvez supposer, avec beaucoup de raison, que le gouvernement est protecteur et non pas oppresseur. Dans toute l'étendue du Bengale, on voit fleurir tous les genres de culture, et les troupeaux prospérer. Les villages sont propres et remplis d'une nombreuse population.

Depuis Calcutta jusqu'aux plaines de Plassey, le voyageur rencontre peu d'objets dignes de fixer son attention. Mais les plaines dont nous venons de parler offrent à tout Anglais susceptible de réflexions, un spectacle vraiment intéressant. Ce fut sur ce théâtre, au mois de juin 1757, que nos

compatriotes eurent à soutenir leur existence politique et même commerciale dans le Bengale. Les rares talens politiques et militaires que déploya le lord Clive, avant et pendant la bataille de Plassey^P, justifient pleinement la haute réputation dont jouit encore sa mémoire. Au milieu de cette plaine furent posés les fondemens d'un empire dans l'Inde, empire qui a influé sur le sort d'une immense étendue de pays, et sur la plus grande réunion de peuples qui ait été formée depuis le règne d'Aureng-zeb^a.

Je vis à Plassey une maison qui servoit autrefois de repos de chasse au nâbâb du Bengale. Elle est à

soixante-dix milles anglais environ de Calcutta, et à un peu plus de trente milles de Mourched-âbad. Cette dernière place renferme quelques édifices considérables, parmi lesquels on remarque les restes du Kuttérah; c'étoit autrefois un séminaire public pour les savans musulmans; mais il y a déjà longtemps que ce bâtiment est ruiné. Il consiste en une vaste cour carrée, dont chaque côté peut avoir soixante-dix pieds de longueur; cette cour est entourée d'un cloître divisé par petites chambres séparées, recouvertes chacune d'un dôme et éclairée par une fenêtre: au centre de cette cour et en face de la porte d'entrée, se trouvoit une mosquée, qui domine de beaucoup les

bâtimens environnans. Aux deux angles qui terminent le côté où la mosquée étoit située, se trouvent deux tours qui s'élèvent de quelques pieds au-dessus du reste de cet édifice, élevé par les soins de Dja'far Khân^d, nâbâb du Bengale, au commencement de ce siècle. La douceur de ses mœurs, son amour pour la science, et son rigoureux attachement pour la justice, le firent regarder comme le nâbâb le plus populaire qui ait jamais rempli cette place importante dans le Bengale sous le gouvernement moghol; il faisoit sa résidence à Mourched-âbâd, et y attiroit tous les gens à talens. Du côté opposé de la rivière est la tombe de A'ly-Verdy Khân,

grand-père de Sérâdje éd-Doùlah, si célèbre par sa haine envers les Anglais, et par sa conduite atroce envers ceux qui tombèrent en son pouvoir lorsqu'il prit Calcutta (1).

(1) Le fort de Calcutta ayant été serré de très-près par Sérâdje éd-Doùlah, M. Drake, le gouverneur, avec plusieurs autres Anglais et des dames de l'établissement, s'enfuirent sur des vaisseaux anglais alors mouillés auprès de la ville. Ces bâtimens échouèrent à Felta, à un tiers de distance de l'embouchure du fleuve. Les malheureux fugitifs restèrent là pendant sept mois dans le plus affreux dénuement. M. Grégoire, bien connu ensuite dans le monde politique, surtout pour son expérience dans les affaires de l'Inde, et qui fut, pendant plusieurs années, directeur de la Compagnie à Londres, se

C'est un édifice oblong surmonté de cinq petits dômes; celui du centre est plus grand que les autres, et les deux des extrémités plus pe-

hasarda, par une forte brise, sur un bateau du pays, de passer devant Calcutta pour se rendre à Chandernagor, et y solliciter l'assistance du gouvernement français. Il fut reçu avec toute la politesse qui caractérise cette nation; mais il n'obtint aucun secours pour les Anglais réfugiés à Felta. M. Grégoire passa de l'établissement français à celui des Hollandais, à Tchynsérâ. Ceux-ci le reçurent avec des manières franches et une sincère amitié: quand le gouverneur eût été instruit des maux de toute espèce que souffroient les Anglais, il se disposa à les secourir; son épouse parcourut elle-même tout l'établissement et procura du linge et d'autres objets nécessaires à nos dames, et au bout de

tits que les intermédiaires. La forme pyramidale est ordinairement employée pour les édifices de l'Orient, Maures ou Hindous. On

deux jours le gouverneur expédia un slop, sous la conduite de M. Van Staten, leur commandant en chef, qui fut chargé de porter aux Anglais différentes provisions, plusieurs caisses de vin et vingt mesures d'arak pour l'équipage.

Tandis que l'on s'occupoit ainsi du sort des malheureux qui restoient à bord, la maison du gouverneur se remplissoit tellement de tous ceux qui s'étoient échappés de Calcutta, qu'il fut obligé, ainsi que toute sa famille, d'aller coucher à bord d'un budjerau b sur la rivière. Le nom de ce gouverneur, Adrien Bisdam, ne doit être prononcé par les Anglais qu'avec respect et reconnaissance.

..

l'observe avec une telle attention, qu'ayant mesuré une mosquée de Tchénâr avec un cordeau attaché au sommet du centre de l'édifice, j'ai trouvé que ce cordeau atteignoit l'extrémité de la muraille extérieure qui environne cette mosquée. Pendant l'administration de l'usurpateur A'ly-Verdy, les Mahattes, avec lesquels il étoit continuellement en guerre et qui désoloient le pays, lui laissoient peu le temps d'embellir la ville, malgré tout le désir qu'il en avoit toujours témoigné.

La route qui conduit de Mourched-âbâd à Oudoua-nellah passe par les villages de Djenguypour et de Souty, et est traversée par plu-

sieurs ruisseaux (1), dont certains ont des bacs établis pour la commodité des voyageurs. On voit à Oudoua-nellah un pont bâti par le sultân Choudjâ'a, second fils de l'empereur Châh-Djihân (2), qui étoit ssoûbah-dâr^s du Bengale il y a 130 ans. C'est un des modèles les plus élégans de l'architecture de ce temps-là. Il est devenu célèbre dernièrement par la victoire que le major Adam remporta en 1764 sur les troupes de Myr-Qâcem.

(1) Ces ruisseaux ou courans se nomment *Nellah* dans l'Inde.

(2) Châh-Djihân monta sur le trône de l'Hindoûstân en 1627, et régna 32 ans. Il fut déposé par son troisième fils, le fameux A'lem-Guyr, connu en Europe sous le nom d'Aureng-zeb.

Un accident arrivé sur ce pont contribua beaucoup à cette victoire. L'affût d'une grosse pièce d'artillerie des ennemis se rompit, et intercepta leur retraite, ce qui répandit la confusion parmi eux.

Oudoua-nellah est à deux milles de Radjah-Mahhal, et ce dernier endroit à près de quatre-vingts milles de Mourched-âbâd. L'autre se trouve situé au pied d'une chaîne de montagnes, et sur le bord occidental du Ganges, qui est là profond et impétueux. Cette situation passe pour être mal-saine à cause des forêts voisines. C'étoit le siège du gouvernement du Bengale sous le sulthân Choudjâ'a, qui continua d'y faire sa résidence jusqu'à ce qu'il succomba en disputant l'em-

pire à Aureng-zeb, son frère. Les innombrables ruines qu'on trouve ici et dans les environs attestent le goût de ce prince pour les bâtimens, et l'immense étendue de ces ruines annonce assez sa magnificence et sa grandeur. Cependant il reste encore une partie du palais soutenu sur les culées qui s'élèvent du fond de la rivière. La grande salle subsiste en entier, ainsi que plusieurs petits appartemens, avec la porte principale qui conduit au palais: tout cela est environné de prodigieux monceaux de ruines. Ce palais fut presque totalement détruit par le feu, du temps de Choudjâ'a. Il ne resta rien surtout du zénânâ^z ou appartement habité par ses femmes.

Suivant une tradition accréditée dans le pays , plus de trois cents femmes périrent victimes de leur modestie, dans cette circonstance : aucune d'elles n'osa se sauver de peur d'être vues par des hommes. A une petite distance de Radjah-Mahhal, sont les ruines d'un autre zénânâ, que j'allai visiter par curiosité. Ces endroits sont sacrés et impénétrables tant qu'ils recèlent leurs habitantes. Ce fut avec une véritable satisfaction que je me convainquis par moi-même de la parfaite exactitude des peintures indiennes qui représentent les zénânâ. La planche ci-jointe a été gravée d'après une de ces anciennes peintures que je trouvai dans l'Inde. Puisqu'il s'agit ici des fem-

mes, voici une remarque qui n'est peut-être pas déplacée : lorsque le gouvernement moghol florissoit dans l'Inde, les *ómrá* ou grands de la Cour se piquoient d'entretenir dans leurs zénânâ jusqu'à sept cents femmes rassemblées de différens cantons de l'empire et surtout du Kachmyr, pays célèbre pour la beauté des femmes (1).

(1) Je ne puis m'empêcher d'observer que de la sévère réclusion des femmes dans les zénânâ, il résulte un esprit d'intrigues inconnues en Europe jusqu'aujourd'hui : on trouve plusieurs relations de ces intrigues dans les nouvelles espagnoles. Les Espagnols ont retenu les anciennes coutumes et les préjugés établis parmi les Maures, leurs conquérans, long-temps après l'expulsion de ceux-ci, dans le XV^e. siècle.

De Radjah-Mahhal, la grande route continue le long de la rivière du Ganges et au pied des montagnes jusqu'au défilé de Sicry-golly, de là dans la province du Béhâr. Sous le gouvernement des Hindous et des Moghols, ce défilé dominoit l'entrée du Béhâr dans le royaume de Bengale; il étoit fortifié d'une bonne muraille avec une porte. On voit encore les restes de cette muraille. Rien ne prouve mieux à la fois l'inutilité de semblables fortifications et la sagesse du gouvernement anglais, qui dédaigne de les entretenir, que la facilité avec laquelle on les escalada. On se rappelle que, dans les années 1742-3, l'armée mahométane, composée de cinquante mille hommes,

et commandée par Bochâoù-pandét, traversa les montagnes au-dessus de Kolgondje, au sud-ouest de ce défilé dans le Bengale. Sur le sommet de l'éminence est le tombeau ruiné d'un *Séïd*, c'est-à-dire, d'un saint musulman. Ce site m'a paru tellement pittoresque, que j'ai cru devoir en dessiner une vue, qui donne une idée de l'aspect général du pays. Je fus rejoint dans cet endroit par un parti de Cipayes que m'envoyoit mon respectable ami feu M. Auguste Cléveland (1), alors collecteur des districts de

(1) Voyez des détails intéressans sur cet estimable Anglais, dans le *Voyage du Bengale à Pétersbourg, etc.*, par G. Forster, t. I, pages 24 et 32 de ma traduction. (L-s.)

Rádjah-Mahhal et de Bâglepoür ; ils étoient chargés de m'accompagner aux chutes de Moutedjerna, dans les montagnes, à quatre koss environ ou huit milles anglais du fleuve, dans l'intérieur des terres. On voit très-distinctement ces cascades du sommet des montagnes dans le temps des pluies, parce qu'alors la rivière est de trente pieds plus haute que dans la saison des sécheresses, et les chutes sont considérablement augmentées. La route ou plutôt le défilé passe à travers les *djengles*^d ou landes ; et lorsqu'il n'y a pas long-temps qu'il est tombé de la pluie dans les montagnes, le bruit de la cataracte s'entend à la distance de deux milles anglais. Cette cataracte est

composée de deux chutes qui, prises ensemble, peuvent avoir cent cinquante pieds de hauteur perpendiculaire. L'eau tombant sur d'énormes quartiers de rochers est enfin reçue au bas dans un vaste bassin, et continue de circuler sur d'autres fragmens de rochers épars çà et là et détachés d'en haut, jusqu'à ce qu'elle se perde dans le Ganges. Au bas de la dernière chute se trouve une cavité, dans laquelle on peut entrer des deux côtés. De l'intérieur de cette espèce de caverne on voit l'eau qui, dans sa chute, décrit sur le devant l'arc d'un grand cercle. En parcourant l'intérieur de cette cave, qui peut avoir trente pieds de profondeur, on reconnoît que

la base est un mélange de rochers et de charbon. Les interstices du rocher paroissent remplis de charbon, et plusieurs fragmens détachés semblent aussi composés de ces deux matières. Pour satisfaire la curiosité de certaines personnes, j'en apportai avec moi deux gros morceaux que je montrai à plusieurs savans de Calcutta. Je sais que cet endroit est un objet de vénération superstitieuse pour les habitans du pays, et il est possible qu'on y ait pratiqué des cérémonies religieuses; mais il n'est guère probable que le feu employé dans ces cérémonies ait produit les charbons que l'on trouve là en si grande quantité.

A mon retour à Sicry-golly, je

continuai ma route par le défilé de Terriagolly. Parvenu sur la partie la plus élevée de ce défilé, je jouis de la plus belle perspective. On admire les sinuosités du Ganges qui serpente dans le plat pays à travers une plaine immense et soigneusement cultivée, aussi loin que l'œil peut pénétrer. Du défilé de Terriagolly le chemin vous conduit le long du fleuve, par de vastes clairières recouvertes d'un beau gazon, et entremêlées de quelques bouquets de bois, composés surtout de merrains d'une immense grandeur; la grande chaleur et l'humidité qui dominant dans cette partie de l'Inde conservent à ces arbres, ainsi qu'aux autres végétaux, leur verdure pendant une

..

grande partie de l'année ; ensuite la route longe les bois , et l'on marche à l'ombre de grands arbres chargés d'une multitude d'oiseaux du plus riche plumage ; la plupart sont de la famille des perroquets. On y distingue surtout beaucoup de paons perchés sur de longues branches horizontales. Les couleurs brillantes et variées de leur plumage qu'ils étalent au soleil , éblouissent les yeux du voyageur. Cette route traverse plusieurs rivières médiocres pour la grandeur et qui fournissent des eaux au Grand Ganges. Ce fleuve est très-bas dans cette saison : l'escarpement des bords de la plupart de ces rivières rend la marche très-pénible aux porteurs de palankius. A Kò-

gondje est un courant considérable qui tombe dans le Ganges; par ses efforts non interrompus et qui acquièrent une augmentation de force dans la saison des pluies périodiques, ce courant a détaché deux immenses rochers dont il a formé deux îles couvertes de bois, lesquelles se trouvent à soixante-dix milles de la côte. Le passage entre les îles et la côte est rempli de rochers affaissés ou tombés qui causent de violens remous: on ne peut quelquefois passer que dans de petits bateaux; et dans la saison des pluies, ce passage est réputé comme très-dangereux, j'ai même vu une circonstance où il a pensé être fatal.

Les environs de Kolgondje for-

ment, à mon avis, le plus beau pays que j'aie vu dans l'Inde. L'aspect onduleux de la campagne, le gazon vert et fin qui recouvre la terre, les bouquets de bois épars çà et là; enfin, cette scène dont le fond est tapissé par d'immenses forêts situées sur les montagnes, me rappeloient nos beaux parcs d'Angleterre. Ajoutez que la vue du Ganges, qui ressemble ici à une mer plutôt qu'à un fleuve, donne à cette perspective une majesté inexprimable.

Je continuai ma route et me rendis à Sulthân Gondje. Vis-à-vis de ce village, au milieu du Ganges, est la petite île de Djanguérah, que quelques auteurs nomment Djihânguery^d. Cette île est pro-

prement un rocher, dans les crevasses duquel croissent quelques arbres. On rencontre sur le sommet un ermitage habité par un moine hindou. Le site que ce saint homme a choisi prouve certainement qu'il n'est dépourvu ni de goût ni de jugement : du haut de cette éminence, il jouit d'une immense perspective sur la campagne et sur la rivière. Pendant les grandes chaleurs d'été ce doit être l'endroit le plus frais de tous les environs. Les Hindous regardent ce rocher comme un objet sacré. On y voit dans plusieurs endroits des sculptures relatives à leur mythologie. Je suis fâché de ne pouvoir ici partager l'opinion de plusieurs auteurs fort ingénieux qui,

en écrivant sur la religion de Bramah, ont fait un éloge pompeux de la sculpture indienne. Ayant examiné ces objets avec les yeux d'un artiste, je les ai trouvés tout au plus dignes d'entrer en parallèle avec les grossiers essais des Indiens que j'ai eu occasion de voir tant à O-taïty que dans d'autres îles de la mer du Sud. A quelle époque ces sculptures furent-elles exécutées, c'est ce que l'on ne peut guère déterminer ; mais au moins est-il certain que les figures humaines sculptées par les Hindous dans les temps modernes ne l'emportent guère sur leurs anciens travaux en ce genre. J'ai vu cependant quelques ornemens bien traités dans les temples hindous,

dont je parlerai dans le chapitre de l'architecture indienne.

De Sulthân Gondje, je me rendis à Bâghlepour. Dans ce dernier endroit mes travaux furent protégés avec toute la libéralité qui caractérisoit la personne chargée alors du gouvernement des districts. La reconnoissance me prescrit d'en parler ici avec estime et vénération. A l'entrée de Bâghlepour, je trouvai un arbre des Banians, (*ficus indica*, Linn.) que je dessinai et dont je donne ci-jointe la gravure: c'est une de ces curieuses productions de la nature, qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention du voyageur. Des branches de cet arbre sortent des jets qui, prenant racine dans la terre, devien-

ment de nouveaux arbres. C'est ainsi que les arbres des Banians couvrent une immense étendue de terrain, et peuvent servir d'asile à des centaines d'individus qui cherchent à éviter les rayons dévorans du soleil. Grâce aux soins paternels du gouvernement, et à l'attention toute particulière qu'il donne au bonheur du peuple, ce district, lorsque je le parcourus en 1781, étoit un vrai paradis terrestre. Souvent on voyoit un ouvrier à son métier, sous un ombrage frais; accompagné de quelques amis, il charmoit les ennuis de ses travaux par les délices de la musique. On trouve quelquefois dans l'Inde plusieurs vieilles peintures, représentant de semblables sujets exécutés

dans les beaux temps de l'empire Moghol.

La maison du résident a été bâtie par M. Cléveland, sur une éminence, auprès des bords d'une espèce de torrent; elle forme une assez grande île, bornée par le Ganges d'un côté, et de l'autre, par le torrent. Cette île peut avoir quatre milles de diamètre. Le terrain situé en face a toute l'apparence d'un parc, où des massifs de grands arbres sont séparés par des clairières. Une enceinte de bois règne à l'entour; les principales beautés de cet endroit sont l'ouvrage de l'excellent goût de monsieur Cléveland.

De Bâglepouër à Monguyr on peut compter trente à quarante

milles anglais. Les routes sont bonnes, les terres bien cultivées et les villages très-propres : le long de la route on voit les sépultures des Musulmans, qui, suivant la coutume des anciens Grecs, se font enterrer sur les grands chemins ou dans leur voisinage. Les gens du peuple n'ont qu'une petite butte de terre de la longueur du corps, avec une petite colonne carrée à la tête. Cette colonne peut avoir trois pieds, une autre de dix-huit pouces est plantée aux pieds. Les personnes d'un rang supérieur ont des mausolées dont la magnificence et la décoration sont proportionnées à leur fortune et à leur dignité. Les femmes ont coutume d'aller visiter les tom-

beaux de leurs parens ou de leurs amis après le coucher du soleil, et c'est un spectacle à la fois touchant et curieux de les voir marcher en groupe et porter à la main des lampes qu'elles déposent à la tête du tombeau. J'ai dessiné une de ces scènes véritablement pittoresques, auxquelles le sentiment ajoute un nouveau degré d'intérêt.

Monguyr est une grande ville de l'Inde avec un vieux fort. Ce fort est baigné par le Ganges d'un côté, et de l'autre, muni d'un fossé large et profond. Il y a trois portes principales : une auprès de la rivière, une autre au Sud et la troisième à l'Est. Celle-ci paroît avoir été très-forte. La muraille

est flanquée de tours carrées, dans le genre de nos vieux châteaux, dont on trouve beaucoup de ruines en Angleterre. Le fort a été bâti vers le milieu du siècle dernier, par Sulthân Choudjâ'a, et l'emplacement est fameux pour avoir été une station militaire depuis plusieurs siècles (1). La cour, renfermée dans l'enceinte des murailles, est très-spacieuse; c'est une station ordinaire pour les troupes anglaises. Feu le général Goddard y a

(1) On y a trouvé, il y a quelques années, une plaque de cuivre avec une inscription sanskrite, qui date du premier siècle avant l'ère chrétienne. — Voyez l'explication de cette inscription dans le tome premier des Mémoires de la Société de Calcutta. (L-s.)

fait construire une maison pour le commandant.

De Calcutta jusqu'à Monguyr, le pays offre un aspect très-varié ; cependant, à l'entrée de la province du Bêhâr, le Bengale est entièrement plat, ou du moins on ne s'aperçoit pas de l'élévation du sol, tant la pente est douce. Ce sol est extrêmement gras ; il consiste en une terre noire, entremêlée de sable fin. L'aspect de la contrée change à Radjah-Mahhal : dans plusieurs endroits, les éminences deviennent des montagnes, et sont couvertes d'immenses forêts de bois de charpente. Ici le sol est encore plus aride et l'air plus sec que dans les parties basses du Bengale : pendant les mois de mars,

avril et mai, il fait une chaleur insupportable : si cette chaleur n'étoit pas tempérée par les pluies qui tombent pendant les mois de juin et de juillet, il seroit vraiment dangereux pour les porteurs de palankins de marcher vers le milieu du jour. La chaleur et la poussière sont tellement fatigantes, que les malheureux porteurs se voient quelquefois réduits à déposer leur fardeau pour se reposer à l'ombre des nombreux bananiers qui bordent les routes, surtout dans le voisinage des puits, ou de quelques petits tchoûltry situés sur le bord d'un étang. Le grand nombre de ces espèces d'hospices champêtres, destinés aux voyageurs, prouve jusqu'à quel point les Hin-

dous et les Musulmans poussent les attentions d'une tendre hospitalité, et les soins pour les voyageurs. Suivant une remarque particulière consignée dans la vie de Chyrchâh, dont l'usurpation fut une action atroce, ce prince avoit le plus grand soin de procurer les aisances et les commodités de la vie à ses sujets. Il fit creuser des puits à la distance d'une koss, ou deux milles, et il fit planter des arbres le long des chemins. J'ai fait plusieurs fois halte auprès de ces puits pendant mes voyages; ils ont en général de dix à quatorze pieds de diamètre, et sont revêtus d'une maçonnerie excellente en dedans. Une petite muraille, haute de deux pieds, s'élève autour de l'ouver-

ture. Je crois avoir remarqué que dans le Bengale et dans le Béhâr l'eau est excellente. La grande variété des voyageurs que l'on rencontre sur la route forme un spectacle vraiment amusant. Ils marchent par groupes plus ou moins nombreux, sous l'ombre des arbres et le long des puits et des étangs. D'un côté, ce sont des soldats du pays, avec leur demi-pique attachée à leur côté, leur bouclier pendant, ils sont armés aussi de leur sabre et de leur mousquet; d'un autre, on voit une compagnie de marchands occupés à compter, ou des dévots faisant leurs prières en commun; plus loin, des Hindous, porteurs de palankins, font cuire leur pain, opération qui s'exécute

avec autant de facilité que de promptitude. Ils font dans la terre un petit trou d'un pied de diamètre; après y avoir allumé du feu, ils placent sur ce trou une plaque de fer qu'ils portent toujours avec eux et qu'ils assujettissent avec des pierres; ensuite ils délayent leur farine avec un peu d'eau, et font cuire leurs gâteaux, qui sont bientôt prêts. Ces gâteaux m'ont paru très-sains et même très-mangeables. Au reste, je dois avouer que la simplicité primitive de ces usages et la bonhomie des gens qui composoient ces groupes, avoient pour moi un charme inexprimable.

En faisant des excursions dans ces cantons, il n'est pas rare de

rencontrer des faqyrs avec l'extérieur le plus sauvage. Quelquefois des familles entières parcourent le pays en différens sens et forment les groupes les plus pittoresques. Tantôt ils ont à leur suite des chameaux chargés de leur bagage; une partie de la bande joyeuse est montée sur des buffles; les femmes sont dans des litières, et les plus jeunes sur de petits chevaux que l'on tire des montagnes limitrophes de la partie orientale du Bengale: on les appelle *tanyâns*^r; ce sont, pour la plupart, des chevaux pris. Les hommes marchent à pied, armés de piques et de mousquets: leur sabre et leur bouclier pendent derrière leur dos; ce sont des sujets précieux pour un peintre. Les

voyageurs, dans l'Inde, logent dans des *sérây* ou *kâravânsérây* (maison pour les kâravânes), comme on les nomme en Europe. La plus grande partie de ces édifices est située sur les grandes routes. Ils ont été construits, les uns, aux dépens de personnes charitables; les autres, aux frais du trésor public. L'empereur, dont j'ai déjà vanté les soins pour tout ce qui peut contribuer à la commodité publique, a fait construire des *kâravânsérây* depuis les extrémités du Bengale jusqu'à Lâhor. On voit encore sur pied un bâtiment de cette espèce à Radjah-Mahhal; il a été construit par les soins de Sulthân Choudjâ'a, quand il étoit gouverneur du Bengale. Il a une forme

carrée équilatérale. On y entre du côté de la route du Bengale, par une vaste porte superbement ornée, et qui n'est pas moins solide que belle. Une muraille, haute d'environ vingt pieds, règue à l'entour des quatre côtés: de petits appartemens séparés, sont adossés à cette muraille; le haut de ces appartemens est couvert, et leur entrée donne dans l'intérieur de la cour. Les voyageurs peuvent se loger avec leurs effets dans ces sérây: la cour intérieure sert d'asile aux bêtes de sommes. La garde et le service de ces maisons sont confiés à des pauvres, qui se chargent de procurer un bois de lit au voyageur, pour dormir: on leur donne pour cela une gratification,

qui peut se monter à un penny (deux sous). Les Musulmans, pour la plupart sont très-généreux en comparaison des Hindous. En face de la porte du Bengale est une autre porte du même sérây; ce n'est réellement qu'une ouverture pratiquée dans la muraille.

Je m'embarquai à Monguyr, pour retourner par eau à Calcutta, et ce voyage me procura l'occasion de contempler une suite de scènes absolument neuves pour moi. Les différens bateaux du pays et les bords pittoresques du Ganges, ne contribuoient pas peu à l'embellissement de ces différens points de vue; l'immensité du courant donnoit plutôt l'idée d'un Océan que d'une rivière. Ce fleuve peut avoir

généralement de deux à cinq milles de large et même plus dans certains endroits : les plus grands bateaux montant et descendant, quand ils se trouvent au milieu de la rivière, ne paroissent être qu'un point; et le bord oriental, vu de l'autre bord, ressemble à une bande obscure qui borde l'horizon. Les rivières que j'ai vues en Europe, sans en excepter le Rhin, ressemblent à des ruisseaux en comparaison de cette énorme masse d'eau. Je ne connois rien de plus agréable que de descendre le Ganges dans les chaleurs; l'air qui s'est promené sur la rivière l'espace de plusieurs milles, vous arrive tellement tempéré par la fraîcheur de l'eau, qu'il vous procure une

sensation délicieuse. Après le coucher du soleil, on a coutume d'amarrer les barques tout auprès des bords du fleuve, dans un endroit sûr et non loin d'un marché (1), pour la commodité de l'équipage. On voit souvent sur les bords des rivières de petits temples hindous, avec des passages et des escaliers qui conduisent au bord de l'eau. Le matin, au lever du soleil ou après, les femmes se baignent, les jeunes surtout restent long-temps dans l'eau; elles y jouent et folâ-trent ensemble comme des naïades et des syrènes. Rien n'est plus propre à rappeler à l'imagination d'un peintre les belles figures antiques,

(1) Ces marchés se nomment *Gondje*.

que la vue d'une belle femme qui, en sortant du bain, remonte cet escalier, couverte d'une draperie mouillée, qui dessine fidèlement toutes les formes, et ayant sur sa tête un pot rempli d'eau qu'elle porte au temple. Les Brahmanes, en oraison, offrent un spectacle non moins nouveau ou extraordinaire; rien de ce qui se passe autour d'eux n'est capable de leur causer quelques distractions. Ces dévots sont généralement nus, et ne portent qu'une petite draperie autour des reins. Les Hindous ont un goût étonnant pour la propreté; ils balayent et lavent les rues même de leurs villages, et ils étendent du sable devant les portes de leurs maisons. La simplicité et la

modestie qui caractérisent les femmes hindoues, ne peuvent manquer de frapper les étrangers. Elles marchent droit devant elles avec les yeux baissés, et d'un pas toujours égal, sans se tourner à droite ou à gauche pour regarder un étranger qui passe, quelque nouvelle ou singulière que soit sa tournure. Les hommes ne sont pas moins remarquables pour leur hospitalité; on les voit continuellement occupés de pourvoir aux besoins de leurs hôtes. Pendant tout le temps de mon voyage en palankin, toutes les fois que j'ai eu besoin d'eau bouillante pour mon thé, de lait, d'œufs, etc., je n'ai jamais été trompé ou refusé, au contraire, on me servoit toujours

avec célérité , et d'une manière simple ; c'est bien l'opposé du caractère musulman , qui est hautain , pour ne pas dire insolent , irascible et féroce : je ne parle pourtant ici que des Musulmans de basse extraction , car les Maures de distinction se conduisent comme des hommes bien éduqués. Les Hindous sont généralement cultivateurs , manufacturiers et marchands , si l'on en excepte deux castes , les Radjepouts , qui sont militaires , et les brahmanes ou prêtres. Tous les Musulmans peuvent être regardés comme militaires , car il s'en trouve bien peu parmi eux qui ne suivent pas la carrière des armes , surtout si l'on excepte les percepteurs des revenus de l'Etat : cette perception ,

sous le gouvernement maure, s'est toujours faite par la voie des armes.

Dans cette saison de l'année, il n'est pas rare de voir, vers le soir, un petit nuage noir s'élever dans la partie orientale de l'horizon, et se répandre ensuite dans toute la partie nord-ouest. Ce phénomène est toujours accompagné de violens coups de vent, d'éclairs terribles et pressés, et d'un tonnère effrayant. Cet ouragan se termine par la pluie, après avoir duré une heure et demie et plus; lorsqu'il est dissipé, l'air est très-rafraîchi, le ciel d'un bleu chargé, puis clair et transparent. Vers l'approche de la pleine lune, tout l'atmosphère paroît éclairé d'une lumière douce et pourtant brillante et argentée; et, suivant

l'expression de Shakespear, « une
» douce haleine caresse si molle-
» ment les arbres qu'ils ne font au-
» cun bruit ».

En passant par Mourched-âbâd, dans la soirée d'un jour saint pour les Musulmans, je m'amusai beaucoup à voir la rivière couverte d'une quantité innombrable de lumières qui flottoient immédiatement sur la surface de l'eau ; c'étoit un spectacle vraiment extraordinaire et dont il étoit difficile d'abord de se former une idée satisfaisante ; mais je découvris bientôt, par mes recherches, que, dans ces occasions, les Musulmans fabriquent un grand nombre de petites lampes qu'ils lancent sur la rivière après les avoir allumées ; comme

elles durent plusieurs heures, le courant les entraîne à une distance considérable. Peu de jours après être parti de Monguyr, j'arrivai à Calcutta. Quelques-uns des des- sins que j'avois recueillis pendant mon voyage, furent peints pour l'honorable gouverneur général: deux furent exécutés d'après des dimensions considérables, c'é- toit la chute de Montedjernah, et les ruines de Radjah-Mahhal.

 CHAPITRE III.

L'auteur s'embarque à la suite du gouverneur général du Bengale. — Barques du pays. — Remarques sur celles de la mer du Sud. — Vues prises sur la rivière. — Etablissemens hollandais, français et danois. — Sir Eyre Coote. — Qâcem-Bâzâr. — Sir John D'oyley. — Patnah. — Réception du gouverneur dans cette ville. — Mosquée de Mounheyr. — Arrivée à Bakhchar. — Ghâzypour. — Ruines curieuses. — Bénarès. — Arrestation du Radjah. — Insurrection à Bénarès. — Principaux événemens de la guerre. — Fuite de Bénarès, et retour à Calcutta.

JE ne séjournai pas long-temps dans la capitale du Bengale. Peu

de jours après être arrivé de Monguyr, je trouvai une autre occasion de satisfaire ma curiosité, et de mieux connoître un pays si riche en beautés de la nature. Le gouvernement du Bengale ayant jugé convenable, pour le bien public, que le gouverneur général fit une tournée dans une partie de l'Inde, M. Hastings accueillit ma demande avec cette libéralité et cet empressement pour les arts qu'on a constamment remarqués dans sa conduite. Il me permit donc de l'accompagner.

Le 25 juin 1781 je m'embarquai pour cette expédition. Les pluies périodiques avoient déjà commencé, toute la nature présentoit une face nouvelle; la verdure étoit

dans sa fraîcheur, le feuillage touffu et plein de vigueur; tout, en un mot, annonçoit la plus abondante végétation. La suite du gouverneur général étant nécessairement très-nombreuse, la flotte aussi étoit considérable, et composée d'une grande variété de bâtimens du pays, excepté ceux qu'ils nomment *bor^b*: nous en rencontrâmes quelques-uns dans notre voyage. Ce sont de larges barques grossièrement travaillées, elles ont les côtés très-élevés, et cousus ensemble avec des fibres de noix de coco. Elles n'ont qu'un mât, avec une large voile carrée: la carène est presque plate. Comme il y entre beaucoup d'eau par les côtés et par le fond, il y a toujours des gens

de l'équipage occupés à pomper. Ces barques servent au transport du coton et autres marchandises embarrassantes, dont le poids n'est pas proportionné au volume. Il seroit, en effet, impossible d'employer sur cette rivière des barques qui tireroient beaucoup d'eau, les sables qui changent continuellement de place, rendent la navigation très-dangereuse. J'ai connu une île longue de quatre milles, et renfermant plusieurs villages, qui fut absorbée en une saison, et dans le même temps, à peu de distance de là, d'autres îles se formèrent avec le sable qui provenoit de la première. Ce phénomène s'opéra à la pointe de Radjah-Mahhal, dans le cours de 1782.

Les naturels et les Européens voyagent dans des barques qui marchent à la voile et à la rame : elles ont , en général , de douze à vingt rameurs. La grandeur de ces barques est proportionnée aux facultés des propriétaires : quelques-unes ont soixante pieds de long , avec une poupe très-élevée ; la plupart ont douze pieds au-dessus de l'eau ; elles sont très-pointues à l'arrière , très-larges au centre , et presque pointues à l'avant ; une large pagaie ou rame , qui sort de dix pieds hors de la poupe , sert de gouvernail , et il y a ordinairement au centre un mât sur lequel on hisse une grande voile carrée : il y a aussi un mât de hune avec une voile carrée pour les beaux

temps. Ces barques sont mal construites pour serrer le vent, et en même temps très-dangereuses à cause du poids excessif de l'arrière; cependant il faut avouer qu'elles sont très-commodes, ayant un petit *verander* ou péristile qui conduit par une porte dans une belle chambre, éclairée par une rangée de fenêtres de chaque côté; c'est l'appartement où l'on dîne et où l'on s'assied: il renferme une chambre à coucher commode, avec un petit cabinet. Cette salle de compagnie a ordinairement sept à neuf pieds de haut. Le particulier qui monte une semblable barque se fait ordinairement accompagner de deux autres; l'une, nommée *peh-louah*, est consacrée à la cuisine;

L'autre, plus petite, appelée *pântchouay*, sert à le conduire à terre et à le ramener à bord, car il arrive souvent que les budjéroù ne peuvent approcher tout contre le rivage. Ces barques marchent plus vite que le budjéroù; mais les pântchouay sont presque de la même construction, avec cette différence, que l'arrière est beaucoup plus large et l'avant plus étroit. Le pehloùah est une large barque, mais qui n'a pas l'avant et l'arrière, à beaucoup près, aussi pointus que les deux bâtimens précédens. Les Anglais ont considérablement amélioré la construction des budjéroù du Bengale, en y introduisant un large fond plat, une poupe carrée et une proue

large. Ces bâtimens sont beaucoup plus sûrs , cheminent bien plus près du vent , et ne vous exposent à aucun danger en prenant terre. Ils sont en outre construits pour porter un plus grand nombre de voiles. Un autre bâtiment du pays , d'une construction aussi fort curieuse , est celui qu'ils appellent *mour-penky* : ils sont tres-longs et étroits , ayant quelquefois plus de cent pieds de long et seulement huit de largeur : ils marchent à la rame , et ont jusqu'à quarante rameurs ; ils sont gouvernés par une large rame placée à l'arrière. Ce gouvernail a la forme tantôt d'un paon , tantôt d'un serpent ou d'un autre animal. Les gens employés à ramer sont conduits par un hom-

me qui se tient debout ; souvent il se sert d'une branche d'arbre pour diriger leurs mouvemens. Dans un coin de l'arrière, est un pavillon tendu sur des poteaux, et sous lequel le propriétaire s'assied avec ses amis, pour jouir de la fraîcheur de la soirée. Ces bateaux deviennent très-dispendieux à cause des peintures et autres décorations sur lesquelles on n'a point épargné le vernis, et qui décèlent un excellent goût. C'étoit pour moi un rapprochement vraiment curieux, de retrouver une parfaite similitude d'usages entre les habitans de ce pays et ceux d'O-taïty, dans mes excursions maritimes. Les bateaux de plaisance des insulaires de la mer du Sud ressemblent beau-

coup à ceux-ci. Ayant à naviguer sur l'Océan, ils sont obligés d'y adapter un boutelof, ou d'accoler deux vaisseaux ensemble pour les préserver de chavirer. Ces bâtimens, comme ceux dont j'ai parlé précédemment, sont conduits à la rame, et dirigés par un homme tenant à la main une branche d'arbre, avec laquelle il ne fait pas moins de gestes que le patron du mouir-penky : il raconte aussi une histoire pour amuser et encourager les rameurs. A mon premier passage en descendant la rivière jusqu'à Calcutta, nous allâmes vite, que je n'eus pas le temps de faire d'autres observations que celles que j'ai rapportées relativement à l'aspect des villages et des villes

situés le long des bords du Ganges. La marche de ce fleuve est évaluée à raison de cinq milles par heure; mais, dans la saison des pluies, sa rapidité augmente considérablement, surtout autour de quelques pointes de rochers placées au milieu du courant: si le temps étoit calme lorsque les flots sont impétueux, les bateliers auroient les plus grandes peines du monde à doubler ces pointes en remontant le courant, surtout dans les endroits où les rives sont hautes. Quelques parties du bord de la grande rivière sont égales à la cime du mât d'un budjéroù ordinaire.

A peu de distance au-dessus de Calcutta, se trouve le petit comptoir de Sirangpoùr^s, où il y a une

ville assez propre, qui fait un très-grand commerce. Les deux bords de la rivière sont décorés de maisons appartenantes à des Anglais. Guirrety, situé vingt milles au-dessus de Calcutta, est une jolie habitation. En 1781, la famille de feu sir Eyre Coote y faisoit sa résidence : on sait que ce brave officier combattit plus d'une fois pour son pays dans les plaines du Carnate; ses exploits lui coûtèrent successivement la santé et la vie. Avec une armée de sept mille hommes effectifs au plus, ce savant général tint en échec toutes les forces de Hhaïder A'ly Khân, et l'emporta toujours sur le nombre des ennemis, qui étoient en outre soutenus d'un train immense d'artille-

rie et d'un corps considérable de cavalerie. Un peu au-dessus de cet établissement se trouve celui de Chandernagor, qui appartient aux Français. Les ruines du fort prouvent son ancienne importance. Ce fort fut détruit en 1758 par le commodore Watson, à la suite d'une action très-vive où le capitaine Speke se fit particulièrement distinguer par son courage. Cet officier perdit son fils sur le gaillard d'arrière de son propre vaisseau, pendant le combat. Tout auprès de cet établissement, sur les bords de la rivière, est située la ville de Tchynsérâ, établissement hollandais. On découvre cette ville à une distance considérable, et elle offre un très-bel aspect. Elle

contient plusieurs bonnes maisons, une église et un petit môle saillant dans la rivière. Tchynsérâ est placé juste à moitié chemin, entre Chandernagor et Hougly, ancienne ville, aujourd'hui presque en ruines, mais qui conserve encore les vestiges de sa grandeur passée. Au commencement de ce siècle c'étoit un marché considérable pour l'exportation des marchandises du Bengale, destinées pour l'Europe. De cet endroit nous passâmes par deux villes très-importantes, Culnah et Neddah, pour nous rendre à Cotouah. Cette dernière place est célèbre dans l'histoire de l'Inde, par la retraite de A'ly-Verdy Khân en présence d'une forte armée mahratte, en mai

1742. Après avoir passé par Plassey, dont nous avons déjà parlé (1), nous trouvâmes Berhampour, grande station militaire du Bengale, où il y a des baraques pour dix mille hommes; un peu au-dessus gît l'île de Qâcem-Bâzâr, factorerie appartenante à la Compagnie anglaise des Indes orientales, laquelle y entretient habituellement un agent commercial. Cet agent se nommoit alors M. S. Droz: je me rappellerai toujours avec plaisir et reconnoissance les politesses que j'ai reçues de lui. Cette île renferme aussi une factorerie hollandaise; la ville de Mourchedâbâd n'est pas éloignée de Qâcem-

(1) Page 36.

Bâzar. A l'époque dont je parle, sir John D'oyley y résidoit, et s'occupoit d'affaires politiques; tout le monde connoît sa libéralité et ses attentions envers toutes les personnes qui voyagent, et je puis attester avoir reconnu dans sa maison l'antique hospitalité anglaise.

Depuis Mourched-âbâd, la rivière d'Hougly continue de couler jusqu'à Souty, où elle a son embouchure dans le Ganges. Pour se rendre de cette île à Monguyr, on cotoie ordinairement la rive occidentale du fleuve, et presque toute la route jusqu'à Patnah, à moins qu'un vent ne vous pousse du Sud et de l'Est, et n'oblige les mariniers de ramer aussi près du rivage que le permettent les bas-fonds. Des

deux côtés de la rivière on aperçoit des groupes de villages, et le pays et parfaitement cultivé.

Lorsque notre petite flotte arriva à Patnah, le rivage fut couvert de monde; les fenêtres des maisons qui donnoient sur la rivière étoient pleines de curieux; on en voyoit sur le sommet des maisons et sur les murailles, de manière que lorsque le gouverneur général mit pied à terre, il pouvoit à peine marcher, tant étoit nombreuse la multitude qui s'empressoit de tous côtés pour le saluer. Quand il eut passé au milieu d'eux, ils parurent tous frappés de la simplicité de ses manières, et surtout de sa constante attention à empêcher que le plus mince individu fût maltraité

par les tchòp-dâr (1) et autres valets qui vouloient lui faire livrer passage. Ils étoient frappés du contraste de cette conduite avec celle de leurs nâbâb, toujours montés sur d'énormes éléphants, environnés d'un cortége brillant et suivis d'une soldatesque qui écarte la multitude et l'empêche de contracter une certaine familiarité qui pourroit offenser l'orgueil de ces maîtres superbes.

(1) Les tchòp-dâr sont des valets qui accompagnent les personnes d'un rang distingué ; ils sont toujours en attendant les ordres et précèdent leur maître quand il sort, soit pour des affaires, soit pour s'amuser. On les emploie aussi concurremment avec les herkârah pour porter les messages, etc.

La ville de Patnah , chef-lieu de la province, et du gouvernement du Béhâr , est longue et étroite ; elle contient un grand nombre d'habitans. C'est la résidence des chefs politiques et commerciaux, et des tribunaux de la province. Cette ville est célèbre depuis long-temps. Le major Ren- nel, dont l'opinion fait autorité, place l'ancienne ville de Palibothra sur le site même occupé aujourd'hui par Patnah. Les bâtimens sont élevés, les rues étroites et fort sales. C'est dans la forteresse de cette ville que furent relégués les prisonniers faits par Myr-Qâcem , nâbâb du Bengale , dans la guerre de 1764, et massacrés ensuite par ses ordres. Un renégat

français, nommé Somrou^s, et attaché au service du nâbâb, se chargea de cette horrible exécution : elle entraîna l'expulsion du prince qui l'avoit ordonnée et qui engagea le nâbâb de Aoude, Choudjâ'a êd-Doùlah, dans une guerre contre les Anglais. La victoire de Bakhchar (1) termina cette guerre d'une manière aussi honorable que heureuse pour notre nation. La paix qui en fut la suite nous assura la paisible possession du Bengale, du Béhâr et d'une partie d'Orixa. Mÿr-Qâcem devint par ses crimes un objet d'horreur, et fut rejeté

(1) Remportée par les Anglais, près d'un endroit ainsi nommé dans le Bengale, le 2 juin 1776. (L. s.)

de la société. On assure qu'il périt de besoin sous les murs de Dehly, où l'on ne voulut point lui permettre d'entrer.

Etant à Patnah, je fis une excursion dans l'intérieur des terres, à la distance d'environ cinq koss; je voulois voir la mosquée de Mounheyr, située sur la rivière de Soane. Quoique ce ne soit pas un édifice considérable, il n'en est pas moins très-beau: c'est une enceinte carrée, à chaque angle de laquelle se trouve un pavillon; au centre s'élève un dôme majestueux, dont le sommet se termine par ce que les architectes indiens nomment un *cullus*; la ligne de la courbe du dôme n'est pas rompue, mais elle se continue par

une courbe renversée, jusqu'à ce qu'elle se termine par un croissant. Je ne puis dissimuler que cette manière me paroît infiniment préférable à celle que l'on adopte en Europe pour terminer les grands dômes, sur lesquels on élève un petit édifice qui forme un angle à l'endroit où il pose sur le dôme même. La surface extérieure de celui-ci est ornée de feuilles de plantain sculptées sur des pierres qui le couvrent tout entier. Elles sont disposées de manière à former des losanges et produisent un très-bel effet. La principale entrée de la mosquée ressemble beaucoup à la plupart des portes de nos vastes cathédrales gothiques, avec des colonnes qui vont en diminuant, comme si

elles formoient perspective pour la porte intérieure. Un large bassin fait partie des dépendances de cette mosquée; plusieurs bâtimens contenant des pavillons s'élèvent du milieu de l'eau; au reste, tout cela est considérablement délabré.

La rivière de Soane tombe dans le Ganges un peu au-dessus de Patnah; auprès de cette même ville, on trouve Bankpouër, résidence des Anglais, et dans le voisinage est la station militaire de Dinapouër.

Je partis de Patnah à la suite de la flotte, et je passai l'embouchure de la Caramnassa, qui forme la limite du Béhâr; enfin, le 12 août, j'arrivai à Bakhchar. C'est un fort et une petite station mili-

taire, qui étoit alors commandée par le major Eaton. De là nous nous rendîmes à Ghâzypour, sur la rive orientale du Ganges. On y trouve les vestiges d'un beau palais bâti au commencement de ce siècle. Il a été placé sur une rive fort haute, d'où il commande la rivière en remontant et en descendant à une très-grande distance. Au-dessus de cette portion du rivage, qui a plus de trente pieds au-dessus de l'eau, on a élevé une autre base en briques et en maçonnerie, qui peut avoir plus de quinze pieds de hauteur, et contient plusieurs appartemens; c'est là dessus que pose le bâtiment, lequel forme un carré oblong avec de grands pavillons dans les angles,

et au centre de chaque flanc de muraille; le tout n'est qu'un grand espace ouvert, environné de colonnes, qui le soutiennent: en dedans, sur le pavé de l'édifice, est un canal large de quatre pieds, par le moyen duquel l'eau circule à l'entour de ce pavé, et il y avoit autrefois des fontaines à des distances égales les unes des autres. Dans le centre du bâtiment est un espace qui peut contenir vingt personnes.

Auprès de ce palais on construit un bâtiment pour élever l'eau destinée à alimenter les fontaines, par le moyen de tuyaux qui rendent les uns dans les autres. Environ à deux milles de la rivière, dans l'intérieur des terres, on re-

trouve les restes d'un sérây, et auprès, des tombeaux construits en même temps que le palais : ces édifices sont d'une belle architecture et bien entretenus. J'ai donné des vues du palais et du tombeau dans un ouvrage *in-fol.* contenant des vues de l'Inde.

De Ghâzypour je me rendis à Bénarès, qui en est éloigné de vingt milles anglais; le lendemain, le gouverneur général arriva avec sa suite.

Ce fut pour moi une véritable jouissance de pouvoir contempler, dans toute leur pureté, les usages des Hindous, leurs arts, leurs édifices, sans aucun mélange avec les Musulmans. Je pris mes mesures pour observer, avec attention, tout

ce qui méritoit de fixer les regards d'un peintre ; mais tous mes projets furent dérangés par le funeste événement qui arriva bientôt après mon arrivée. Le récit des circonstances de cette guerre pourroient exciter la curiosité du lecteur , mais il entraîneroit des détails étrangers au principal objet de mon voyage ; en outre, le public connoît déjà les faits les plus remarquables. Je me bornerai donc à consigner ici quelques notes que j'ai faites sur les lieux mêmes et qui pourront exciter d'autant plus d'intérêt , qu'elles sont d'une rigoureuse exactitude.

Il ne m'appartient point de discuter les droits du gouvernement dans différens pays, ni ceux des gouvernés ;

gouvernés; je ne dois m'occuper que des faits, et seulement de ceux que j'ai appris par moi-même. Le jour même de mon arrivée, le 15 août, la conduite de Tcheyt Sing, zémin-dâr^z de la province, fut la matière de la conversation générale. Je dois remarquer ici que le mot zémin-dâr désigne un tenancier de terre, ou par droit d'héritage, ou simplement comme fermier. Si c'est seulement par héritage, le gouvernement étant de droit propriétaire du sol, peut en reprendre la possession d'après la loi de l'Hindoustân, quand il le juge convenable, en payant au zémin-dâr dix pour cent de la zémin-dâry. Radjah Tcheyt Sing étoit venu au-devant du Gouver-

neur général jusqu'à Bakhchar, accompagné d'un train et avec une grande escadre de bateaux, contenant deux mille hommes armés : c'étoit la fleur de la milice de Bénarès. On supposoit, avec raison, qu'ils étoient destinés à le soutenir dans le cas où il n'auroit pas jugé à propos d'accéder à certaines demandes du Gouverneur général, et à empêcher les actes de rigueur auxquels on pourroit avoir recours pour soutenir l'autorité des Anglais.

On connoît assez la cause de la mésintelligence qui s'éleva entre le gouvernement anglais et le zémin-dâr de Bénarès. Ce n'est cependant, de ma part, qu'un simple acte de justice de convenir que, durant

mon séjour dans l'Inde, je n'ai jamais entendu mettre seulement en question les torts et la perfidie de Tcheyt Sing. Il étoit notoire qu'il avoit embrassé les intérêts de l'ennemi. Il étoit également notoire que, sous les plus mauvais prétextes, il avoit refusé l'assistance qu'on lui avoit demandée et que d'après la teneur de son traité il étoit obligé de nous fournir; en un mot, il étoit généralement connu qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable pour abandonner l'alliance de la Compagnie.

Après plusieurs lettres et messages que s'envoyèrent réciproquement Tcheyt Sing et le Gouverneur général, ce dernier chargea le résident, M. Markam, de mettre

le radjah aux arrêts dans sa maison de Séoùâlah-ghât, sur les bords du fleuve; le prince se soumit paisiblement sans la moindre apparence d'opposition: ceci se passa le 16 août. Vers une heure de l'après midi on vint nous apprendre qu'un corps considérable des gens du radjah avoit traversé la rivière, pour se rendre de Ramnagor à Bénarès, et avoit environné la maison du prisonnier. Le résident ne tarda pas à recevoir un billet du lieutenant Staulker, qu'on avoit laissé auprès de Tcheyt Sing, avec deux compagnies des grenadiers cipayes du major Popham. Ce billet annonçoit que le mouvement commençoit à devenir inquiétant, et qu'on avoit besoin de

munitions! Malgré la sévérité apparente du procédé, on s'étoit piqué de délicatesse envers le radjab, à qui on ne vouloit pas même faire craindre une punition plus rigoureuse que celle qu'on lui destinoit réellement; on n'avoit pas ordonné aux Cipayes de charger leurs armes, et ils n'avoient point même de munitions, car on ne craignoit pas d'opposition sérieuse. C'est à cette malheureuse circonstance qu'il faut attribuer le triste sort de trois braves officiers, les lieutenans Staulker, Scott et Sims, et de deux compagnies complètes de grenadiers cipayes, dont vingt hommes au plus échappèrent, couverts, pour la plupart, de blessures dangereuses.

..

Dès que cette insurrection éclata, le major Popham, qui étoit alors à Bénarès, partit pour son camp de Marouaddy, à deux koss ou quatre milles de la ville, pour amener le reste de son monde au secours des autres. Malgré toute sa diligence, il ne put arriver que pour être témoin d'un horrible carnage, sans moyen d'en tirer vengeance; car les rebelles s'étoient déjà dissipés et le radjah avoit trouvé le moyen de s'évader.

Heureusement pour les Anglais qui se trouvoient à Bénarès, les rebelles se contentèrent d'avoir opéré la délivrance du radjah, et d'avoir massacré les Cipayes; car s'ils eussent attaqué le Gouverneur général, qui étoit alors sans forces,

toutes les personnes qui l'accompagnoient auroient été, ainsi que lui, immolées à leur furie.

Le jour suivant, tous les Anglais accompagnèrent le convoi funèbre des lieutenans Staulker, Scott et Sims ; quelque temps après, on érigea sur leurs restes un monument à leur mémoire. La tristesse et la consternation qui succédèrent à cet événement seroient difficiles à peindre ; dès lors toutes affaires furent interrompues dans la ville, qui fut abandonnée par un grand nombre de ses habitans. On observoit, en traversant les rues, des groupes d'hommes armés, qui s'entretenoient mystérieusement et sembloient conspirer en secret.

Nous fûmes tout à coup tirés de cet état de stupeur par une affaire malheureuse, fruit de l'ambition mal raisonnée du capitaine Mayaffer, qui commandoit à Myrzâpouër, de l'autre côté du fleuve, le reste du détachement du major Popham, composé d'un bataillon de Cipayes, et d'un corps de chasseurs du capitaine Doxat, renforcé par le bataillon de Cipayes du capitaine Blair, venant de Tchénâr. Cet officiers, malgré les défenses les plus positives, fit avancer les troupes pour attaquer la ville et le fort de Ramnagor, situés sur la rive du fleuve opposée à Bénarès. Les rues de cette ville sont étroites, et les maisons étant bâties en pierre, chacune d'elles devint

une forteresse , qui fut remplie par les sujets du radjah. Le résultat de cette imprudente conduite fut la perte du capitaine Mayaffer, celle du capitaine Doxat, de trente-trois chasseurs, de deux canons, d'un obus, et de cent trois hommes de toute dénomination. Les nouvelles de cet échec nous parvinrent dans la matinée du 21, et furent bientôt suivies de l'avis que les rebelles se dispoient à faire, dans la nuit même, l'attaque de Bénarès; on pensa qu'il étoit convenable d'abandonner une place aussi peu sûre, pour se rendre à Tchéнар, à la distance de vingt milles. Cette détermination fut arrêtée à sept heures du soir; à huit heures et demie, tout le monde étoit hors

de la ville. La confusion inévitable en de telles occasions ne fut pas de longue durée ; et tout le parti anglais, en y comprenant les domestiques, avec les troupes, dont le nombre étoit d'environ quatre cents hommes, arriva sans accident vis-à-vis Tchéнар, à sept heures du matin. Heureusement la nuit fut très-favorable par sa sérénité, sa clarté et sa fraîcheur. La précipitation avec laquelle cette résolution avoit été prise, m'avoit mis dans la nécessité de laisser derrière moi tout mon bagage, excepté mes dessins et quelques rechanges de linge que j'avois jetés dans mon palankin et que, dans le trouble de la nuit, j'avois perdus de vue ; le jour suivant je retrouvai mes do-

mestiques. Le vakyl du Bérâr (1), Bénéram Pandit^p, et son frère Bissumber Pandit faisoient partie de l'émigration. Entraînés par le plus vif attachement pour M. Hastings, ils laissèrent leur famille à Bénarès pour le suivre, et donnèrent le spectacle vraiment extraordinaire dans ces contrées, de deux naturels du pays s'associant volontairement aux dangers et à l'infortune d'un Européen, sans aucune vue d'intérêt personnel.

Je ne crois pas devoir laisser échapper cette occasion de rendre hommage à la noble et généreuse conduite des officiers de la garni-

(1) Le Vakyl^v est l'agent d'une cour auprès d'une autre.

son de Tchénâr envers ceux qui accompagnoient le Gouverneur général. Je conserve un sentiment profond des attentions qui me furent prodiguées par mon ami, le major, maintenant le colonel Gardner, dans la maison duquel, pendant mon séjour à Tchénâr, je reçus tous les genres d'hospitalité.

La guerre étoit alors entièrement allumée, avec un grand désavantage du côté des Anglais. Ils se trouvoient en petit nombre, assiégés dans un fort, sans provisions suffisantes pour tenir un mois, et sans argent pour solder ce peu de troupes, dont la paye étoit déjà très-arriérée, par les malversations du radjah; ce dernier avoit planté ses étendards sur le fort de Lethyf-

pour, au milieu des djengles (1), et il recrutoit son armée. Plusieurs ordres qui avoient été envoyés par le Gouverneur général aux officiers commandans les plus voisins, de marcher à son secours, ou furent interceptés par l'ennemi, ou furent mis à l'écart par l'effet des craintes de ceux qui en étoient chargés; on n'en entendit jamais parler depuis. Cependant un des herkarahs (2) parvint jusqu'au lieutenant Polhil, alors à Allah-âbâd; sur le champ il se mit en marche avec son dé-

(1) Les djengles^d sont des bois très-épais.

(2) Les herkârahs^h sont des domestiques dont on se sert pour porter les ordres ou les messages à quelque distance.

tachement de trois cent quatre-vingts hommes, et arriva, le 27, sur la rive opposée à Tchénâr. Dans le même temps, un officier de Tcheyt Sing, à Djionpoür, sur la rivière de Goumty, ayant rassemblé un corps de deux mille hommes armés de mousquets et de cent cinquante chevaux, avoit pris position dans un petit fort appelé Seker, situé du même côté du fleuve. Le lieutenant Polhil reçut l'ordre de l'attaquer dans la matinée du jour suivant; ce qu'il exécuta avec succès: il chassa l'ennemi, s'empara du fort, et y trouva une grande quantité de blé, qu'il fit mettre en sureté. Cette prise fut, pour le parti anglais, d'une valeur inappréciable; car d'après la

disposition des esprits et l'état présent des affaires, il étoit démontré qu'on auroit pu à peine se procurer le grain nécessaire à la consommation journalière de la garnison. On disoit alors que les forces du radjah s'élevoient à dix mille hommes; mais celles dont il faisoit montre paroissent s'accroître tous les jours.

Le camp du major Popham étoit placé à deux milles du fort; le 3 de septembre, il détacha, sous la conduite du capitaine Blair, un corps de troupes destiné à enfoncer un camp de l'ennemi qui s'étoit formé sous les murs de Patytah; ce qui fut exécuté avec beaucoup de bravoure, quoiqu'avec beaucoup de perte, Patytah est une

grande ville, environnée d'un rempart et protégée par un fort.

Les nouvelles de l'insurrection s'étoient répandues à une distance considérable. Des troupes furent envoyées de Khânpoûr et de Luknau, sous les ordres des majors Crab et Roberts, pour secourir le Gouverneur général. Le premier arriva à Tchéнар le 10 septembre, et le second, le 13. On prit des mesures efficaces pour mettre fin à la guerre, en attaquant vigoureusement à la fois les forts de Patytah et de Lethyfoûr. Les deux attaques, faites le même jour, eurent une heureuse issue, et le radjah s'enfuit de Lethyfoûr, pour chercher un asile dans sa forteresse de Bidjigor. J'observerai que Patytah

est situé à environ quatre milles au nord de Tchénâr, Lethyfpour à dix milles au delà dans la même direction, et Bidjigor à cinquante milles.

Le caractère cruel et sanginaire de Tcheyt Sing se manifesta, durant son séjour à Lethyfpour, par un acte d'atrocité particulière. Quelques blessés, qui avoient été pris au camp sous Myrzâ-pour, abandonné lors de la retraite dont fut suivie la malheureuse affaire du capitaine Mayaffer, avoient été conduits à Lethyfpour, où ils étoient détenus comme prisonniers. Instruit des succès du détachement du capitaine Blair, le radjah donna ordre de lier ces infortunés, et de les conduire au milieu du bois,

..

où il les fit massacrer de sang froid. Un seul échappa au carnage et se sauva à Tchénâr, horriblement mutilé.

Le fort de Tchénâr est situé sur le Ganges à environ vingt milles au-dessus de la ville de Bénarès; il est bâti sur un rocher, fermé d'un mur qui l'environne de toutes parts, et flanqué de tours de distance en distance. A la pointe qui regarde le fleuve, est placée la citadelle, qui fut autrefois très-forte. On dit que la construction de cette place remonte à la plus haute antiquité, et on l'attribue originairement aux Indiens. La citadelle renferme un autel, composé d'un simple bloc de marbre noir poli. Il existe une tradition, qui rapporte

que la divinité protectrice du lieu reste constamment sur cet autel, excepté depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures du matin; c'est à Bénarès qu'elle va passer cet espace de temps, pendant lequel l'Indien superstitieux croit que l'ennemi peut attaquer la ville de Tchénâr avec tout espoir du succès. Dans différentes parties du fort, on trouve d'anciennes sculptures de divinités du pays, que le temps a presque entièrement effacées. On lit aussi sur les portes d'antiques inscriptions persanes, qui indiquent par qui et sous quel règne il fut réparé et fortifié.

Ce poste a toujours été regardé comme un point très-important sur le Ganges, par sa situation isolée,

sa position extrêmement avancée et sa grande hauteur. Dans la guerre qui eut lieu en 1764 et 1765, contre le nâbâb Choudjâ'a éd-Doulah, quand il s'unit à Myr-Qâcem, ce fort fut assiégé par les Anglais et courageusement défendu par un Abyssin au service de ce prince, qui en avoit le commandement.

La première tentative des Anglais contre Tchéânâr fut infructueuse ; mais dans la suite , après la capitulation d'Allah-âbâd, le commandant sentant bien que , tout le pays étant soumis à la domination des Anglais, les affaires de son maître étoient désespérées, crut inutile de prolonger une vaine résistance, et le 7 février 1765, il rendit le fort au major Stibbert,

aujourd'hui général. On le restitua ensuite au nâbâb, quand la paix fut conclue avec lui; mais celui-ci, en 1772, en fit la cession formelle à la Compagnie des Indes, en échange du fort d'Allah-âbâd. C'est là que sont les magasins des munitions et de l'artillerie, pour la brigade cantonnée à Khânpoûr.

Pendant mon séjour à Tchénâr, je fis plusieurs dessins du fort, et un de Patytah; mais comme la guerre étoit maintenant terminée, et qu'il ne restoit plus qu'à s'emparer de Bidjigor, place vers laquelle le major Popham s'avançoit avec toutes ses forces, le Gouverneur général reprit, avec toute sa suite, le chemin de Bénarès par Ramnagor, et y arriva le 28 de

septembre. J'eus, dans la suite, assez d'occasions et de loisirs pour me livrer à mes goûts et aux recherches relatives à mon art.

CHAPITRE IV.

Description de Bénarès. — Façades élégantes. — Temples indiens. — Dissertation sur l'architecture indienne, maure et gothique.

LA ville de Bénarès^b, capitale d'un vaste district et principalement remarquable par la résidence des savans Brahmanes, ne peut manquer d'exciter l'intérêt et la curiosité; car cette classe d'hommes qui l'habite a conservé, jusqu'à nos jours, dans toute leur pureté, les mêmes mœurs et les mêmes coutumes dont l'histoire a tracé la peinture aux époques les plus reculées; et il n'y a pas d'exemple qu'ils aient in-

troduit dans leur vie civile ou dans leur culte religieux aucune innovation empruntée des étrangers. Suivant l'opinion générale, c'est une des plus anciennes cités de l'Inde; et si l'on doit ajouter foi à leurs récits sur leur propre antiquité, c'est peut-être la plus ancienne du monde. Cependant comme peu de temps après le règne d'Alexandre, les ambassadeurs de Syrie n'en ont pas fait mention, et que Pline n'en a point parlé, le major Rennell est à cet égard d'un autre sentiment. Je respecte trop une autorité d'un tel poids, pour avoir le moindre penchant à la contredire, quelque fondées que paroissent être d'ailleurs les prétentions de cette ville à une haute antiquité.

C'est, sans doute, une position très-piquante pour un esprit observateur, que d'être placé en rapport immédiat avec des hommes dont les habitudes datent de plus de trois mille ans, et de trouver en eux cette prévenance, cette politesse de manières qui est ordinairement le signe du dernier période de la civilisation dans une société.

La distance de Bénarès à Calcutta, par le plus court chemin, est, selon le major Rennell, de 460 milles; mais la distance par eau est beaucoup plus considérable. Cette ville portoit anciennement le nom de Kasi; l'histoire garde le silence sur l'époque à laquelle elle a reçu son nom actuel. Elle est bâtie sur le côté septentrional du

fleuve, qui, dans cet endroit, est fort large et a des bords très-élevés. Son apparence, de dessus l'eau, est des plus imposantes ; l'œil est frappé de la grande variété des bâtimens, et la beauté de ce spectacle est encore rehaussée par la quantité innombrable de degrés en pierre, qui conduisent à l'entrée des temples et des maisons. Plusieurs temples indiens ornent les bords du fleuve ; on monte à chacun d'eux par les *gâts*^s ou degrés dont je viens de parler. D'autres bâtimens publics et particuliers sont décorés avec une égale magnificence. J'ai fait des tableaux de quelques-uns d'entre eux, souvent dans de grandes proportions, et de manière à rendre les sujets de-

mandés tels que je les avois commandés. Plusieurs édifices situés sur le bord du fleuve, qui attirent l'attention et invitent à les observer avec soin, ne présentent plus, lorsqu'on les soumet à un examen plus détaillé, que de simples massifs, destinés à s'opposer aux efforts des eaux débordées, qui, pendant la saison des pluies périodiques et quelque temps après, lorsque le fleuve est très-haut et son courant très-rapide, pourroient entraîner les terres du rivage. La plus considérable de ces digues se nomme Guelsi-gât. La beauté et l'élégance de sa construction m'engagèrent à la voir de plus près; mais après être parvenu au haut de l'escalier qui y conduit depuis le fleuve, je

ne trouvai derrière cette superbe façade que le rivage même, ayant à sa partie supérieure un jardin planté d'arbres. Au milieu du bâtiment et du côté du fleuve, s'élève une petite tour carrée, haute et couverte, disposée de manière à ce qu'on puisse y respirer en liberté l'air frais du soir; aux deux angles des extrémités sont deux pavillons octogones, couronnés de dômes, qui ont la même destination. Plusieurs de ces édifices ont été érigés aux frais de quelques riches particuliers, qui ont volontairement contribué à cette dépense d'utilité publique.

Presqu'au centre de la ville est une grande mosquée mahométane, surmontée de deux minâreh, dont

les sommets s'élèvent à 232 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Cet édifice fut construit par le plus intolérant et le plus ambitieux des hommes, l'empereur Aureng-zeb, qui détruisit un beau temple des Indiens, pour bâtir à la place la mosquée qui existe actuellement, et qu'on dit être précisément de la même étendue et de la même hauteur que l'édifice abattu par ses ordres.

Les rues de la ville sont étroites, et ne sont pas aussi-bien entretenues que je m'y attendois, d'après quelques villages indiens que j'avois vus auparavant. Les maisons sont hautes; j'en observai plusieurs où je comptai jusqu'à cinq étages, habités chacun par une famille

..

différente; mais les riches Indiens vivent dans des demeures isolées, accompagnées de vastes cours et d'enceintes de murailles. On dit que dans les mois d'été, la température y est excessivement élevée, non-seulement par la situation naturelle du lieu, mais par la construction des maisons en pierres de taille et par le resserrement des rues, où les rayons du soleil éprouvent une double et une triple réflexion. Depuis le mois de mars jusqu'au retour périodique des pluies, vers la fin de juin, les chaleurs doivent y être insupportables.

On rencontre autour de la ville les ruines de plusieurs bâtimens détruits par l'intolérance mahométane. L'un d'eux est un vaste édi-

fice circulaire, qui a évidemment été un temple indien, ou qui du moins en a fait partie. On y voit encore les vestiges de quelques-uns de ses ornemens, et c'est là que je retrouvai la volute grecque.

Pendant mes études à Bénarès, lorsque dans un temple nommé VissVicha^v je dessinois plusieurs Brahmanes et d'autres personnes qui entroient et sortoient, mon attention fut attirée sur l'édifice lui-même; et plus je le contemplai, plus je fus surpris d'y découvrir des ornemens familiers à mes yeux. Alors je résolus de faire une esquisse complète de tout le monument; je l'exécutai sur le champ, ainsi que le dessin très-détaillé d'une des colonnes. Une observa-

tion plus soigneuse me fit découvrir que chaque colonne réunissoit en elle les divers ornemens répandus dans les autres parties de l'édifice.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs, en mettant ici sous leurs yeux une planche gravée avec beaucoup d'exactitude, d'après le dessin fait sur les lieux.

Il est certain que c'est un fait curieux de rencontrer dans un bâtiment élevé dans les plaines de l'Hindoustân plusieurs parties des ornemens affectés à l'architecture grecque. Je fus singulièrement frappé de ce phénomène, et mes réflexions y furent si souvent ramenées, qu'enfin je fus tenté de confier au papier quelques idées

sur les différens genres d'architecture. Mon écrit, rédigé sous forme de pamphlet, étoit accompagné de deux grandes planches, gravées d'après des tableaux, et intitulés l'une, vue de la porte qui conduit au tombeau d'Akbar, à Sekendéry; l'autre, vue du mausolée de l'empereur Chyrchâh, à Sasseram. Mais cet essai ayant été imprimé sur un format égal à celui des gravures qui y étoient jointes, je me suis aperçu que, par cette raison même, la lecture en étoit peu commode, et je me suis déterminé à en insérer ici la substance, comme se liant intimement avec le sujet que je traite, et s'appropriant très-bien, selon moi, à un ouvrage consacré en quelque manière à

l'histoire et aux progrès des arts dans l'Inde.

Dépourvu des qualités requises pour m'enfoncer dans l'obscurité profonde, et peut-être impénétrable, des antiquités de l'Orient, je ne dirai rien maintenant des différences caractéristiques entre le type originel de l'architecture indienne et le style plus moderne de l'architecture maure, suivant lequel sont construits tous les grands monumens. Je me bornerai à un petit nombre d'observations détaillées sur les prototypes ou modèles primitifs de l'architecture en général, considérée sous le double rapport du goût et de la commodité.

Regarder l'architecture grecque

comme embrassant tout ce qu'il y a d'excellent, tout ce qu'il y a de parfait dans l'art, est, à mon avis, une doctrine dont les principes sont aussi erronés, aussi serviles, que les conséquences en sont funestes et propres à détruire tout espoir de nouveaux progrès. L'architecture doit incontestablement s'accommoder à tous les pays habités par l'espèce humaine; et cet art est, plus que tout autre, sujet à des modifications diverses, selon les influences du climat, la nature des matériaux, les habitudes et les goûts des différentes nations.

Je n'ai pas lu la fameuse dissertation du père Ladola sur l'absurdité de l'imitation sans principes et sans motifs de l'architecture

grecque ; je ne suis nullement prévenu contre ses beautés et ses perfections du premier ordre. Mais pourquoi l'admirer exclusivement ? Pourquoi , fermant les yeux à la majesté , à la hardiesse , à la magnificence des édifices égyptiens , indiens , maures , gothiques , blâmer sans ménagement et mépriser ces étonnantes merveilles d'architectures parce que , plus variées et plus audacieuses dans leurs formes , elles ne peuvent être ramenées à la précision des règles qui conviennent à la hutte et à la colonne des Grecs , considérées comme prototypes ? ou parce que si , dans quelques parties subordonnées , il se rencontre par hasard quelques ressemblances accidentelles , leurs

proportions différent de celles qui nous sont devenues familières par l'habitude.

En accordant ce qu'on ne sauroit contester, que les colonnes des Grecs, conçues et employées par le génie, sont les plus belles représentations en pierre des piliers de bois qui supportoient leur hutte originaire; que dans l'ensemble, comme dans les détails, elles sont le *nec plus ultra* de la simplicité, de la force et de l'élégance; prononcerons-nous d'un ton tranchant et décisif que tout le mérite de l'architecture consiste dans la seule colonne? et oublierons-nous que les grands effets dépendent plutôt des grandes masses, des formes imposantes, de la symétrie, de la

solidité, de l'harmonie générale ?

Quoique par l'effet de l'habitude et de l'éducation, je sente un penchant qui m'entraîne en faveur des Grecs, dont le génie libre et sans entraves perfectionna, pendant une longue suite de siècles, la cabane primitive d'un pays couvert de forêts, et la transforma dans l'incomparable chef - d'œuvre d'un temple ou d'un palais de marbre ; cependant j'avoue franchement que mon intérêt se partage entre toutes les contrées, où des modèles différents ont été portés à une perfection égale ; car les formes des premières habitations ont varié suivant le sol, le climat et les mœurs des diverses peuplades, suivant la nature, l'abondance ou la rareté des

matériaux qu'elles avoient à leur disposition.

Les cavernes, les profondes vallées, les saillies des rochers couverts de mousses, les arbres creux, le feuillage épais et impénétrable des forêts ont été la retraite naturelle et l'asile momentanée des bêtes sauvages et des hommes qui, par diverses causes accidentelles, sont restés étrangers aux bienfaits de la civilisation, exposés aux intempéries des saisons, à la crainte des attaques des animaux carnassiers ou des ennemis non moins dangereux qu'ils trouvoient dans leur propre espèce. L'homme n'est point né avec les instrumens propres à bâtir, et on ne peut supposer qu'il ait en lui aucune idée innée d'une

forme particulière d'habitation, telle que la prévoyante nature l'a assignée au castor, à l'hirondelle ou à l'abeille; mais il est né avec le sentiment intime de ses besoins, avec le jugement et l'intelligence nécessaires pour améliorer son état par tous les moyens que chaque contrée peut lui fournir, que chaque climat peut lui inspirer.

Je puis me hasarder à établir ces principes, non-seulement sur ce que j'ai lu, mais d'après une conviction plus forte et plus réelle; d'après ce que j'ai vu moi-même dans les différentes parties du monde, où j'ai observé l'espèce humaine presque à chaque période de la civilisation positive ou négative.

L'arbre creux, l'épais feuillage de la forêt, où se retiroient les rois mêmes d'Ithaque et de Bretagne, sont plus propres à une habitation passagère qu'à une résidence permanente. De telles retraites paroissent imitées dans les wigwams de ces lents et engourdis Petcheraïs, qui, sans établissement fixe, traînent sur les côtes glacées de la Terre de Feu leur malheureuse existence; dans ceux des peuples également indépendans, mais non plus fortunés, qui vivent sous le climat moins âpre de la Nouvelle Hollande; et des sauvages chasseurs du Nord de l'Amérique, nations plus civilisées et plus industrieuses.

Ces wigwams, presque les mêmes partout, quant à leur forme,

diffèrent dans les divers pays seulement par la nature des matériaux qui entrent dans leur construction, tels que des branchages, des arbrisseaux, des plantes rampantes, des roseaux, du gazon et des herbes. Si quelques-unes de ces tribus errantes de chasseurs et de pêcheurs devenoient stationnaires et se réunissoient en société, elles auroient bientôt l'idée de rendre leurs demeures aussi durables et aussi commodes que pourroient le comporter leur climat, leurs matériaux et leur genre de vie. Certainement il n'est pas probable qu'elles perdisent de vue leur prototype, et que, dans la forme extérieure de leurs plus grands édifices, elles s'écartassent de celle du wigwam. Ces

habitations se perfectionnant par la résidence constante, nous verrons naître les chaumières que j'ai trouvées dans les îles de la mer du Sud (1), les huttes qu'habitent les nègres de la côte de Guinée et les Hottentots; hautes ou basses, circulaires ou carrées, tantôt ouvertes de toutes parts, tantôt fermées par des palissades, des nattes, des ouvrages d'osier, des claies, des treillages ou des murs de boue. Ils élèveront ces cabanes sur des piliers au-dessus du sol, et les suspendront, pour ainsi dire, en l'air, dans les pays où l'humidité natu-

(1) Il ne faut pas oublier que M. Hodges a fait le tour du monde avec le capitaine Cook, dont il étoit le desinateur. (L.-s.)

relle et les inondations soudaines pourroient mettre en danger leurs vies et leurs propriétés; comme sur les bords du Maragnon et de l'Orénoque, dans la Guinée et les parties les plus intérieures de Surinam. Ils les conserveront basses et les enseveliront, pour ainsi dire, sous la terre, dans les climats plus froids, où de violens coups de vent et des neiges abondantes leur indiquent de telles méthodes de se mettre à couvert. Les nations errantes de pasteurs, de pêcheurs et de guerriers, les Arabes, les Kalmouks, les Monghols, les peuples du Tonquin, les Tatârs, les Esquimaux, les Groënlandais, les Lapons, les Samoyèdes, les Ostiaks, trouvent des matériaux dans les peaux de

leur grand bétail, de leurs menus troupeaux et de leurs poissons, comme ils ont dans leurs chameaux, leurs chevaux, leurs bœufs et leurs bateaux de pêche, les moyens de transporter leurs demeures portatives. Ces huttes et ces tentes seront partout des imitations du wigwam originaire, qui différeront plus ou moins dans leurs formes, selon la différence des matières mêmes avec lesquelles elles seront construites. Dans le Nord, elles seront faites de peaux de rennes et de veaux marins, de cuirs, de feutres ou de nattes; en Arabie et en Tatâric, elles prendront la figure conique, avec des toits carrés, et seront ouvertes ou fermées sur les côtés.

Les différentes habitations retiendront plus ou moins de leurs formes primitives, selon que ceux qui les auront construites se seront plus ou moins maintenus dans l'indépendance, sans relations et sans mélange, dans le même état et au même degré de culture; et comme il n'y a presque rien dont l'esprit humain ne s'accommode par l'habitude, chacune de ces nations ou tribus regardera ses demeures primitives avec cet œil de complaisance et de partialité, qui les prévient respectivement en faveur de leur patrie. Mais quand l'accroissement des richesses, l'ambition ou une oppression heureuse auront créé les besoins factices; quand la considération se mesurera

sur l'aisance et sur les distinctions, alors la hutte nationale s'agrandira, et la tente originaire s'embellira des objets les plus dispendieux. Lorsque les émigrations dans les pays lointains prendront naissance, l'habitant de la colonie, emportant avec lui l'idée de son modèle, l'étendra dans son imagination et l'élèvera au plus haut point de perfection possible. Nous voyons, avec étonnement, jusqu'à quel point cela est vrai pour l'architecture, à l'aspect des monumens Grecs et Romains, qui ne sont autre chose que des cabanes de bois et de chaume, métamorphosées par le génie en des édifices de marbre, où les proportions primitives sont encore exprimées, autant que peut

le comporter la nature du marbre et de la pierre. Par une conséquence du même principe, le plus élégant pavillon chinois n'est qu'une imitation de la tente de bambou, dans laquelle la force, unie à la forme svelte et effilée, peut admettre des dimensions plus élevées et des entre-colonnemens plus espacés. Aussi les colonnes grecques avec leurs étroits intervalles, paroissent-elles de lourdes masses, en comparaison des colonnes chinoises. Les idées des peuples de la Chine sur le mérite de leur architecture, doivent donc essentiellement différer de celles des Grecs; et il ne seroit pas raisonnable d'appliquer les règles établies par ces derniers sur les beautés de l'art,

aux principes ni aux matériaux des bâtimens chinois. C'est aux efforts continuels du génie qu'il est réservé de nous montrer le point de perfection jusqu'où chacun de ces prototypes peut être porté.

Les huttes oblongues et pyramidales des habitans de l'île de Pâques, dans la mer du Sud, sont peu susceptibles de progrès, dans un pays presque entièrement dépourvu de bois de charpente : à la vérité un peuple actif, comme ses premiers habitans semblent l'avoir été, pourroit les imiter en pierre ; mais auroient-elles suggéré d'autre idée que celle de ces voûtes élancées, dont les longues côtes concourent et se terminent en pointe ? Sous l'influence de cir-

constances heureuses, le simple wigwam pourra être ingénieusement orné de toute la pompe de Flore; le rosier, la vigne, le chèvre-feuille, la courge tortueuse entrelaçant leurs rameaux, formeront des berceaux frais et ombragés, semblables à ceux que l'imagination ardente de Milton assigna dans les jardins d'Éden à nos premiers parens.

La caverne et la grotte destinées par la nature à devenir l'asile et l'habitation de l'homme, réunissent un grand nombre d'avantages et particulièrement une solidité et une durée que l'art tenteroit en vain d'imiter. Leurs parties latérales et leurs faces externes sont les flancs impénétrables de la montagne elle-même.

Sont-elles aérées , spacieuses , exhaussées dans leur intérieur, situées dans un lieu élevé, dominant une perspective étendue, près d'une source d'eau vive, sur les bords d'un fleuve ou dans les rochers des côtes de la mer? combien leur séjour sera délicieux sous un ciel brûlant! Sont-elles inaccessibles au vent et aux intempéries de l'air? combien elles seront recherchées dans les climats froids, dépourvus de bois de construction! Examinons de plus près ces sombres et silencieuses retraites.

Elles se trouvent indistinctement dans chaque contrée ; mais ce n'est que dans les pays de montagnes qu'on rencontre celles où , comme le disent les philosophes suisses

avec un certain sentiment d'amour-propre, l'esprit acquiert plus promptement la maturité du génie, où chaque pas fournit à l'imagination des matériaux pour créer à son gré des montagnes ou des cavernes idéales. La force et la violence ont dû bientôt s'emparer de celles qui étoient les mieux disposées pour une habitation sûre. Les os des plus grands animaux, les débris des bêtes les plus féroces, de l'éléphant, du rhinocéros, du lion, du tigre, de l'ours, du loup, jadis souverains des déserts, se rencontrent dans plusieurs d'entre elles, et sont autant de preuves qu'ils en eurent la possession exclusive. Devons-nous donc être étonnés que le plus fier, le plus

courageux, le plus adroit des maîtres de la création s'en soit attribué et en ait conservé la propriété dès la plus haute antiquité ?

Une caverne commode étoit alors un superbe palais; dans certaines circonstances, il en est encore ainsi. Si ces grands hommes, si ces premiers usurpateurs sont devenus dans la suite les objets d'un culte et d'une adoration superstitieuse, ou s'ils ont eux-mêmes été les auteurs de quelque système religieux, nous ne serons plus embarrassés pour expliquer la tradition presque universelle, qui a fait regarder les rochers et les cavernes comme des lieux hantés par des esprits, et comme le séjour sacré des dieux. Par une consé-

quence naturelle, leur forme et leur obscurité ont été généralement imitées dans les plus anciens temples. La coupe de ces édifices a toute l'apparence du rocher, qui tantôt s'élançe en pyramide, tantôt monte et s'arrondit en tour: c'est la montagne dans toute son étendue. Que de variété! que de grandeur! combien leurs comparimens internes, leurs masses, leurs crevasses profondes sont plus diversifiés, plus majestueux, plus pittoresques que tout ce que l'humble wigwam a pu suggérer. Comparées à ces formes imposantes, les plus ingénieuses imitations dont il peut s'enorgueillir s'éclipsent et se réduisent à rien. L'étonnante variété dans leur figure, dans leur

structure, dans la combinaison de leurs parties, dans leurs ornemens naturels, dépendent de la différence des causes qui ont influé sur la formation de ces cavités, et de la nature des montagnes où elles se trouvent. Le granit, qui constitue le noyau des plus hautes et des plus anciennes chaînes, affecte des formes particulières, et étale aux yeux un mélange de substances qui ne se retrouvent pas ailleurs, ou qui ne s'y distinguent pas aisément, tels que le cristal, le mica brillant et coloré en or, et une base plus ou moins durcie dans laquelle ces matières sont enveloppées et incrustées. On le rencontre disposé par stratifications bien visibles, étendant au loin et inclinant ses

différens angles, ses couches rudes et inégales, qui fournissent des masses solides de toutes les dimensions et de tous les volumes.

Les plus grands obélisques de l'Égypte en ont été tirés. Quand renversées et brisées par la secousse des tremblemens de terre et l'impétuosité des torrens, usées par le courant des fleuves, minées et rongées par l'action plus lente de la gelée, du vent et de l'atmosphère, ces montagnes s'affaissent et s'écroulent, elles présentent dans leurs flancs entr'ouverts par ces épouvantables révolutions, les lits immenses et les énormes blocs de granit qui, bizarrement entassés et sévèrement groupés les uns sur les autres, forment des huttes et

des cavernes souterraines. C'est encore par l'effet des mêmes causes que leurs plateaux et leurs pointes sont stériles et dépouillés de végétation.

Les fissures et les divisions de ces masses se projettent dans différens sens, comme la force même dont l'action s'est exercée sur elles. Quelquefois il arrive qu'elles se contrebalancent mutuellement, et se soutiennent en équilibre d'une manière étonnante.

Je tiens d'un de mes amis, observateur savant et ingénieux, très-versé dans l'histoire naturelle de la province de Cornouaille, qu'il n'est pas nécessaire d'aller dans la haute Égypte ni de gravir au sommet des Alpes, pour étudier les

montagnes de granit ; que toute la pointe au Sud-Ouest de l'Angleterre, qui s'étend depuis Dartmoor dans le Devonshire, en traversant le pays de Cornouaille jusqu'aux caps les plus éloignés des îles Scilly, est une masse de granit, plus ou moins continue, presque partout entrecoupée de filons métalliques ; ce qui est principalement sensible sur la côte méridionale, au mont Saint-Michel et à la baie de la montagne ; que dans les hauts pics de la partie septentrionale, battus par les flots de la mer en furie, les mêmes veines ou gangues métalliques, minées ou décomposées par le choc des eaux, ont produit des excavations surprenantes. Il cite une

d'entre elles située dans l'anse de Wicka, entre Saint-Ives et Saint-Just, comme étant remarquable par sa grandeur, et digne de l'examen de l'artiste et du naturaliste.

Dans les montagnes calcaires, particulièrement formées par lits, les cavernes sont plus fréquentes et plus variées. Outre les cavités accidentelles occasionnées soit par la chute des masses de rochers qui se sont détachées de leur base, soit par la décomposition des substances métalliques ou autres, on y trouve des excavations plus vastes et plus singulières, qui sont évidemment le produit des tremblemens de terre et de la dissolution de la montagne elle-même, ou des sels qu'elle renferme dans son sein.

Telles sont entre autres, ainsi que je l'ai ouï dire, les cavernes voisines de Chudleigh et de Plymouth, dans le Devonshire, et celles justement célèbres situées près de Castleton et de Buxton, dans le Derbyshire. On trouve dans ces dernières le prototype incontestable du dôme semi-circulaire et de la voûte en arc, dont la hutte des Grecs ne pouvoit suggérer l'idée. C'est d'après les observations soignées du naturaliste éclairé dont j'ai parlé plus haut, que je décris leur étonnante régularité et les grandes excavations coniques pratiquées dans leur plafond, lesquelles, examinées à la lueur des torches, ressemblent à des coupes hémisphériques ou parabo-

liques, et, pour me servir d'une comparaison vulgaire, à d'immenses cloches. Les cavernes dans les montagnes calcaires, ou dans celles d'une formation adventive et plus récente, montrent sur leurs parois, outre leur propre texture arrangée par couches, des pétrifications de corps marins ou d'autres substances qu'on ne rencontre jamais dans le granit, ni dans les pierres sciliceuses du même genre; une prodigieuse diversité d'aiguilles brillantes de cristaux, d'incrustations de stalactites blanches comme la neige, qui se déploient sur les côtés en manière de draperies, ou qui, distillées goutte à goutte, pendent comme des glaçons, et descendent des parties supérieures

sous la forme de colonnes, de piliers, etc. : tels sont les caractères particuliers qui font la gloire et la célébrité de la grotte d'Antiparos. Je passe sous silence les cavernes d'ardoise et celles de grès, pour m'arrêter un peu plus long-temps sur celles qui sont produites par les éruptions volcaniques, et principalement par le retrait que prennent les laves en se refroidissant. Celles-ci diffèrent totalement des précédentes dans leurs formes et l'ensemble de leurs traits. Les formes qu'elles affectent représentent les saillies et les enfoncemens qu'on trouve sur les autres scories. On en rencontre en Islande, qui peuvent contenir de nombreux troupeaux de moutons ; elles s'étendent

dent sous terre à plusieurs centaines de brasses en différentes ramifications, et ont jadis servi de forteresses et d'habitations aux soldats et aux héros grossiers, dont les noms sont vantés dans la tradition et dans les chants de ces contrées. La fameuse et magnifique grotte de Fingal, dans l'île de Staffa, est une immense colonnade de basaltes; mais elle n'a probablement jamais été propre à devenir la demeure des hommes, et encore moins à leur donner, comme l'ont supposé quelques philosophes, le prototype de la colonne. Que les cavernes pratiquées dans la craie, dans le tuf, dans les lits des cendres durcies des volcans soient susceptibles de recevoir de très-heu-

reuses modifications; qu'elles aient été habitées et perfectionnées en diverses manières par ceux qui y ont séjourné, c'est ce qui porte, à mon avis, un caractère d'évidence incontestable, d'après ce que nous voyons sous nos yeux, d'après ce que nous lisons dans les monumens de l'antiquité de chaque partie du monde, et surtout d'après ces immenses ouvrages, creusés dans les montagnes de l'île de Salsette, sur la côte de Malabar, et dans plusieurs autres lieux.

Je laisse à d'autres la tâche facile de chercher dans l'histoire des preuves immédiates de ce que j'ai avancé; mais je prie mes lecteurs d'observer que quand les cavernes naturelles des rochers et des mon-

tagnes, agrandies et perfectionnées par l'art, sont devenues insuffisantes, à raison de l'accroissement des hommes et des familles; quels qu'aient été les premiers agrandissemens et perfectionnemens, on a dû être porté à en reproduire les formes, soit dans l'excavation des rochers, ou dans la confection artificielle des grottes, des cavernes, des souterrains, soit dans l'accumulation, par étages, de pierres naturelles d'un petit volume et d'un transport facile, soit enfin dans la composition de la brique, ou dans les autres imitations factices des pierres naturelles; de là les murs, les huttes, les maisons de pierre, de terre, de brique, tous approchant de la même forme.

De ce que je viens de dire , on peut et on doit même conclure que les différens genres d'édifices en pierres , qui ont été plus ou moins portés à la perfection (j'entends les monumens de l'architecture égyptienne , indienne , maïre et gothique) , au lieu d'avoir été des copies les unes des autres , sortent tous de la même source , et sont dans les divers pays les productions spontanées du génie , les effets nécessaires d'une cause uniforme et de matériaux semblables , les frères et sœurs d'une même famille , plus âgés ou plus jeunes , conçus , élevés et nourris de la même manière , et parvenus à plus ou moins de grandeur , d'élégance et de beauté dans les grottes et les

cavernes artificielles de l'Égypte , de l'Inde et des autres pays. La pyramide, l'obélisque, la flèche du clocher, le minâréh sont évidemment les imitations hardies des formes fantastiques des rochers en aiguilles et en tours; formes auxquelles ceux qui n'avoient pour modèles que les humbles cabanes n'auroient jamais tenté d'atteindre. Le temple d'Égypte à plate forme, soutenu de mille colonnes, la pagode et le tchoûltry^r de l'Inde sont des copies non moins évidentes des cavernes multipliées, des grottes fraîches, et des excavations de toute espèce, qu'on trouve sur les bords escarpés du Nil, dans la haute Égypte, dans les îles d'Éléphanta et de Salsette,

près de Bombay (1). Les ténèbres et l'obscurité sont également recherchées, et se retrouvent également de part et d'autre ; car l'imagination travaille mieux quand

(1) On ignore dans l'Inde même l'époque où ces immenses excavations furent entreprises, et les plus anciens livres sanskrits n'offrent aucune explication des figures colossales et allégoriques qui ornent ces souterrains. J'ai observé dans mes notes et éclaircissemens sur le *Voyage de Norden*, t. III, p. 349 de l'édition in-4°. de ce *Voyage*, que ces figures offroient tous les traits de la physionomie éthiopienne, et que les caractères des inscriptions qui les accompagnent ressembloient beaucoup aux lettres éthiopiennes. Ces observations me porteroient à croire que l'Inde, aussi-bien que l'Égypte, ont tiré leurs sciences et leurs arts de l'Éthiopie. (L-s.)

elle s'enveloppe du voile de l'obscurité. La voûte en arc et le dôme élevé ne pouvoient être suggérés aux Égyptiens et aux anciens Hindous par les grottes et les cavernes sacrées des montagnes de granit; mais ces formes sont naturelles à d'autres cavernes, et font la force et la gloire du style plus moderne des temples maures et gothiques. Que si les piliers isolés ou groupés, employés à soutenir quelques cavernes artificielles, pouvoient paroître lourds, il faudroit se rappeler que dans l'origine ils ont étayé des montagnes, et qu'on a dû en conserver l'usage habituel, jusqu'à ce que l'expérience eût trouvé des proportions plus dégagées et plus agréables, jusqu'à ce que le génie

s'allumant et prenant son essor à la vue des cavernes élevées et bien aérées, eût ôsé leur donner la légèreté, la forme romantique et toutes les grâces du style gothique.

Tel est mon sentiment sur l'origine de ces différens modes d'architecture. Le Grec doit son caractère à la cabane rustique, dans un pays de plaines et de bois; l'oriental et le gothique tirent leur forme et leurs ornemens de ces étonnantes excavations qu'on trouve dans les pays de rochers et de montagnes. On rencontre rarement dans l'Inde ces formes étrangères l'une à l'autre combinées dans le même bâtiment; et je rapporte comme très-extraordinaire l'exemple qui a donné lieu à cette dissertation. Il

est impossible d'assigner les causes qui ont pu déterminer un assemblage si peu naturel; et les conjectures, en pareil cas, ne serviroient qu'à nous écarter de ce qui forme l'objet de ce chapitre, c'est-à-dire, le récit des faits et la représentation des objets les plus remarquables.

CHAPITRE V.

Cérémonie des veuves se dévouant sur le bûcher funéraire de leurs maris. — Circonstances de cet affreux sacrifice. — Voyage à Bidjigor. — Description du fort, etc. — Arrivée à Bâglepouër. — L'auteur accompagne M. Cleveland dans la visite d'une partie de son district. — Excellente conduite de M. Cleveland pour civiliser les montagnards. — Sacrifice curieux.

PENDANT que je m'occupois, à Bénarès, des travaux de ma profession, je fus informé d'une cérémonie qui alloit avoir lieu sur les bords du Ganges, et qui piquoit vivement ma curio-

sité. J'avois souvent lu et souvent entendu dire que, chez les Hindous, la race d'hommes la plus humaine et la plus douce que l'on connoisse, régnoit le plus barbare de tous les usages, celui qui prescrit aux femmes de s'immoler après la mort de leur mari, par un moyen qui fait frissonner la nature, par le feu. Les voyageurs ont cité plusieurs exemples de cette pratique. Ceux dont j'ai parcouru les relations n'en parlent que comme existant seulement dans la première classe de la société, où la vanité a pu concourir avec le préjugé superstitieux, à consacrer une semblable coutume. Mais quand j'eus vu la pompe vraiment théâtrale dont elle est ac-

compagnée, j'avoue qu'il me fut impossible de penser autrement. M. Holwell, dans son ouvrage curieux qui a pour titre : *Événemens historiques relatifs à l'Inde*, s'exprime ainsi en parlant de cet usage inhumain : « Lorsque Bramah, le » législateur et le prophète des » Hindous, eut quitté sa dépouille » mortelle, ses femmes, inconsolables de sa perte, résolurent de ne » pas lui survivre, et se dévouèrent, victimes volontaires, sur » son bûcher funèbre. Les épouses » des principaux radjahs, les premiers officiers de l'État, ne voulurent pas laisser croire qu'elles pouvoient être surpassées en fidélité ou en amour, et elles suivirent le courageux exemple qui

» leur étoit donné par les femmes de
» Bramah. Les Brahmanes, dont la
» tribu venoit d'être nouvellement
» établie par leur grand législateur,
» déclarèrent que les ames de ces
» héroïnes avoient été affranchies
» de leurs transmigrations successi-
» ves, pour arriver sur le champ au
» premier degré de pureté. Il s'en-
» suivit que leurs propres épouses
» réclamèrent aussi le privilége de
» faire à Dieu et aux mânes de leurs
» maris le sacrifice de leur enve-
» loppe mortelle. Les épouses de
» chaque Hindou furent saisies du
» même enthousiasme, qui prit
» dans la suite un caractère de sain-
» teté. C'est ainsi que la conduite hé-
» roïque de quelques femmes donna
» naissance à une coutume générale.

» Les Brahmanes y imprimèrent
» ensuite le sceau de la religion, et
» réglèrent les formes et les céré-
» monies qui devoient accompa-
» gner le sacrifice, en y laissant la
» restriction qui en fait un acte libre
» et volontaire de gloire, de piété
» et de courage ». L'auteur conti-
nue en affirmant qu'il a été témoin
de plusieurs sacrifices de ce genre ;
il raconte en particulier, et même
avec beaucoup de détails, celui
qui eut lieu près de Qâcem-Bâzâr,
le 4 février 1742-3, d'une jeune
veuve de 17 à 18 ans, laissant dans
un âge aussi tendre trois enfans,
dont deux garçons et une fille. Il
ajoute que le plus âgé n'avoit pas
encore quatre ans. Emportée par
une ardeur fanatique, cette femme

étoit vivement sollicitée à la vie par les soins qu'elle devoit à ses enfans. Mais malgré cette circonstance, quoique toutes les angoisses de la mort fussent fortement empreintes sur son visage, elle s'avança dans une attitude calme et décidée, plongea son doigt dans le brasier, et l'y laissa quelque temps; puis prenant d'une main des charbons ardens qu'elle plaça dans le creux de l'autre main, elle y répandit de l'encens dont elle parfuma les Brahmanes. Quelques-uns de ses amis lui donnèrent alors à entendre qu'on ne lui permettroit pas de se brûler; cette insinuation parut lui causer pour quelques instans une affliction profonde: mais elle répondit, avec assurance, que la mort étoit en

..

son pouvoir, et que s'il lui étoit interdit de se brûler, conformément aux principes de sa caste, elle se laisseroit mourir de faim. Ses amis trouvant en elle une résolution si ferme et si prononcée, furent enfin obligés de consentir à l'affreux sacrifice de cette dame, qui étoit d'une naissance illustre. Celle que j'ai vue étoit de la tribu ou caste Bhyze^b, c'est-à-dire, marchande; classe que l'on pourroit croire inaccessible à l'influence tyrannique qu'exerce l'orgueil du rang, et où l'attachement si naturel à la vie sembleroit devoir l'emporter sur l'attente d'une renommée qui n'est acquise qu'après la mort. Je puis ajouter même que pour la classe dont je parle, les motifs sont

puissamment fortifiés par l'exemption de l'infamie, dont un tel refus flétriroit les classes supérieures. En arrivant sur la rive du fleuve, à la place où la cérémonie devoit se passer, je trouvai le corps du mari dans une bière couverte d'un linceul, déjà placé à terre immédiatement au bord de l'eau. Il étoit environ dix heures du matin, et il n'y avoit encore qu'un petit nombre de spectateurs rassemblés, qui ne paroissent pas prendre beaucoup de part à la catastrophe qui alloit avoir lieu, et qui montroient même, je puis le dire, l'indifférence la plus apathique. Après avoir été attendue assez long-temps, la femme parut, accompagnée des Brahmanes, de la musique et de

quelques parens. La marche étoit lente et solennelle. La victime s'avançoit d'un pas ferme et assuré; son maintien annonçoit la tranquillité de son ame. Elle s'approcha du corps de son mari, et le cortége s'y arrêta quelque temps. Elle adressa, de sang froid, la parole à ceux qui étoient près d'elle, sans la moindre altération dans sa voix ni dans son maintien. Elle tenoit de sa main gauche une noix de coco, dans laquelle étoit délayée une couleur rouge; elle y trempa l'index de la main droite, et marqua ceux qui étoient autour d'elle, et à qui elle désiroit donner une dernière preuve de son intérêt. Je me trouvois en ce moment près de cette femme, qui m'observa at-

tentivement, et me marqua sur le front avec sa couleur. Elle pouvoit avoir de 24 à 25 ans. A cette époque la fleur de la beauté est déjà flétrie sur les joues des habitantes de l'Inde; mais celle-ci en conservoit encore assez de restes pour montrer qu'elle avoit dû être belle. Sa figure étoit petite, mais d'une coupe élégante; la forme de ses mains et de ses bras me parut parfaitement belle. Son vêtement étoit une robe blanche et flottante, qui descendoit librement depuis la tête jusqu'aux pieds. Le lieu du sacrifice étoit sur le bord du fleuve, plus haut d'environ cent brasses que la place où nous nous trouvions alors. Le bûcher étoit composé de branches, de feuilles et de joncs des-

séchés ; sur un des côtés étoit pratiquée une porte ; la partie supérieure étoit couverte et arrondie en voûte ; à côté de la porte se tenoit un homme debout, ayant à la main un brandon allumé. Depuis le moment où la victime parut jusqu'à celui où le corps fut enlevé pour être porté au bûcher, il s'écoula une demi-heure, qui fut consacrée à prier avec les Brahmanes, et à donner des marques d'intérêt adressées à ceux qui étoient près d'elle, et à converser avec ses parens. Dès que le corps fut enlevé, elle le suivit de près, accompagnée du chef des Brahmanes ; et quand il fut déposé sur le bûcher, elle salua tout autour d'elle, et entra sans proférer une parole. A peine

fut-elle entrée , que la porte se ferma ; on mit le feu aux matières combustibles , qui s'enflammèrent en un instant ; puis on jeta sur le bûcher une grande quantité de bois sec et d'autres substances. A cette dernière partie de la cérémonie se mêlèrent les cris de la multitude , qui, devenue alors très-nombreuse , présentoit l'aspect d'une masse de peuple rassemblée pour une réjouissance publique. Quant à moi , j'étois agité de sentimens bien opposés. L'événement dont je venois d'être témoin avoit fait sur moi une impression si profonde, que les plus petites circonstances qui s'y rattachent ne l'effaceront jamais de ma mémoire. Quand la tristesse où j'étois plongé fut un peu dissipée , je

fis un dessin de ce sujet , et la gravure ci-jointe a été exécutée d'après un tableau peint depuis.

Dans d'autres parties de l'Inde , comme le Carnatic , cette pratique épouvantable est accompagnée , dans son exécution , d'accessoires encore plus horribles. On assure qu'après avoir creusé un trou dans la terre , ils y déposent des matières combustibles , qu'ils y mettent le feu , et que le corps étant descendu , la victime se précipite elle-même dans cette masse enflammée. Dans d'autres lieux , le bûcher est extrêmement élevé , et le corps placé dessus avec la femme , après quoi on y met le feu. Au reste , quelque manière que l'on suive , la raison et la nature se révoltent tel-

lement à cette idée, que si le fait n'étoit pas aussi connu et aussi avéré, on y croiroit à peine; je ne puis même m'empêcher d'avouer que ma curiosité, dans cette occasion, étoit mêlée d'un peu d'incrédulité, et que le désir de m'assurer d'un usage aussi extraordinaire étoit le plus puissant motif qui m'engageoit à en être le spectateur (1).

(1) Plusieurs souverains musulmans et le gouvernement anglais ont essayé de détruire cette horrible coutume; mais ils ont toujours éprouvé une grande résistance de la part des Brahmanes. Une honteuse et coupable avarice les excite à maintenir cette coutume. Ils ont soin de recommander à la jeune victime de se parer de ses plus riches ornemens, afin d'être plus agréable au Très-Haut et surtout à son mari qu'elle

La guerre commencée dans cette province au mois d'août, n'étoit pas encore entièrement terminée au mois d'octobre, quoique le radjah eût abandonné le pays pour se rallier à l'armée des Mahrattes, sous la conduite de Madhadjy Scindia. La forteresse de Bidjigor tenoit cependant encore contre les troupes commandées par le major Popham; je fus assez heureux pour recevoir de M. Hastings l'ordre d'avancer vers Bidjigor, et de faire un dessin de cette place, ainsi que du fort de Lethyfpour.

va rejoindre. Les Brahmanes se sont réservé le droit exclusif de recueillir les cendres et les débris du bûcher.
(L-s.)

Après avoir traversé une contrée découverte, dont la culture avoit peu souffert des troubles récents, le voyageur entre dans les djengles ou bois qui environnent le fort de Lethyfpour. Ces bois, principalement composés de bambous, se prolongent presque jusqu'aux murs du fort, et sont, dans quelques endroits, épais et touffus au point d'être impénétrables. Le fort est bâti en pierres, avec des murs flanqués de tours rondes, et il tombe presque en ruine. A deux milles du fort de Lethyfpour, se présente un rocher élevé et d'un accès difficile, sur le sommet duquel s'étend un pays uni et plat, jusqu'à environ trois ou quatre milles de Bidjigor, où le terrain s'enfonçant tout à

coup , paroît être un fossé naturel qui borde le pied des montagnes , et la vue plonge alors sur une contrée basse et marécageuse , qui , dans le temps des pluies , est inondée. Entre Lethyfpour et Bidjigor on trouve des forêts considérables , entrecoupées de terrains cultivés et d'un petit nombre de villages. Bidjigor est à cinquante milles de Bénarès , et le fort est situé sur la crête d'une haute montagne , couverte de bois depuis sa base jusqu'à son sommet. Celle-ci est le derrière d'une longue chaîne qui finit en ce lieu , où elle s'abaisse brusquement et se confond avec la plaine. J'eus ici l'occasion assez rare pour un artiste de ma profession , de jouir du spectacle d'un siège et d'en observer

lès opérations militaires. Le camp étoit formé à environ quatre milles du fort ; il y avoit cependant à la portée du canon un rocher de forme carrée , à peu près de la même hauteur que le sommet des montagnes environnantes , et commandant une des faces du fort. Ce fut de cette position qu'on battit les murs, et dès que la brèche fut praticable, la garnison capitula. On trouva dans la place la mère et d'autres parens de Tcheyt Sing, auxquels on prodigua les attentions les plus délicates. Une vue de Bidjigor, dessinée sur les lieux, est jointe à cet ouvrage.

Peu de temps après la prise de Bidjigor, on fit les préparatifs pour le départ du Gouverneur-général et

de sa suite. Nous mêmes à la voile vers la fin de décembre , et nous arrivâmes à Bâglepouër au commencement de janvier 1782. Comme mon intention étoit de séjourner quelque temps dans ce lieu , je pris congé des personnes qui accompagnoient le Gouverneur-général. Ce dernier , dans l'espace de deux mois , depuis six que nous avions quitté Calcutta , avoit été témoin d'une révolte qui avoit failli ébranler , jusque dans ses fondemens , la puissance anglaise dans l'Inde. Mais grâce aux efforts soutenus des officiers , à la bravoure et à la persévérance des troupes , à la sagesse du plan de campagne combiné pour reconquérir le pouvoir de la Compagnie des Indes , tout

fut terminé de manière à donner aux puissances alors en guerre avec les Anglais, l'opinion la plus formidable de la force et de l'énergie du gouvernement britannique. La contenance courageuse des officiers et des soldats au sein de la dernière détresse, fut probablement une des raisons qui facilita la négociation d'une paix durable, dont le traité fut conclu bientôt après avec les puissances mahrattes, et particulièrement avec Madhadjy Scindia.

Peu de temps après le départ de la suite du Gouverneur-général, à peu près à la fin de janvier, M. Cleveland me proposa de l'accompagner dans une partie de son district, située dans les collines. J'acceptai son offre avec empresse-

ment ; et au commencement de février, nous dirigeâmes notre course à travers la contrée appelée le Djengle-Terry, à l'ouest de Bâglepouir. L'intérieur du pays se compose de beaucoup de forêts, entremêlées de terres en culture, et de quelques villages, habités principalement par des laboureurs. Je remarquai celui de Barkope entouré de plusieurs collines, presque aussi élevées que des montagnes, dont chacune est isolée au milieu de la plaine. La physionomie de cette partie de la contrée est très-singulière ; elle présente d'énormes masses de rochers entassées les unes sur les autres. De grands arbres de construction s'élancent d'entre leurs fentes, et quelques-uns d'entre eux

ombragent tout le rocher sur lequel ils croissent. Ces arbres sont de diverses espèces. Sur plusieurs de ces pics j'ai trouvé le tek , bois de charpente remarquable par sa dureté et ses grandes dimensions ; le mango, non moins remarquable par sa texture extrêmement tendre , et qui produit le beau fruit du même nom ; le tamarin et d'autres. Sur quelques-unes des plus hautes d'entre ces collines , j'observai des *dergâh*^d ou cimetières , accompagnés de petites chapelles qui appartiennent aux Musulmans.

Dans le cours de notre voyage , M. Cleveland reçut des principaux chefs des collines une invitation d'assister à la cérémonie d'un sacrifice annuel ; il l'accepta, et lorsqu'il

eut terminé les affaires pour lesquelles il étoit venu dans cette partie de son district, nous gagnâmes le village de la montagne où ce sacrifice devoit avoir lieu. La peuplade, au nom de laquelle M. Cleveland avoit été invité, habite une chaîne de collines qui règne au sud et à l'ouest de Bâglepour, se projetant au sud derrière Radjah-Mahal^r. Quelques auteurs ont conjecturé (je ne sais jusqu'à quel point cette conjecture est fondée) que ces peuples sont les aborigènes du pays. Ils ont certainement des mœurs différentes de celles des Hindous, n'étant divisés ni en castes, ni en tribus, se nourrissant de divers alimens interdits aux sectateurs de Bramah, qui sont bornés

à un certain nombre de mets, selon leur caste respective. Il est extrêmement difficile de prononcer sur la prétention des différentes tribus à l'antiquité; mais j'ai des raisons de soupçonner que celles qui nous occupent ont bien pu, dans le principe, n'être autre chose que les rebuts des autres tribus indiennes, qui, après leur bannissement, se sont rassemblées en société, ont d'abord choisi leur poste dans les parties montagneuses pour se mettre à l'abri des surprises, puis ont eu occasion de faire des incursions et de commettre des brigandages sur les habitans sans défense de la plaine. A la vérité, ils sont devenus si redoutables sous ce rapport, que les gouvernemens indien, maure et anglais

ont de tout temps été dans la nécessité d'y entretenir des troupes pour réprimer leurs courses. Comme celles de tous les autres sauvages, ces courses ont pour objet le vol, et ce qu'ils prennent, ils le prennent par surprise. Assez ordinairement ils attaquoient les villages pendant la nuit, égorgéient les laboureurs, s'emparéient du bétail et se réfugioient dans les retraites inaccessibles de leurs collines. Comme leurs armes ne consistéient qu'en flèches, arcs et sabres, ils étoient peu capables, soit d'attaquer des troupes réglées munies d'armes à feu, soit de leur résister. Ils se tenéient en embuscade comme les tigres dans les forêts, et se précipitéient sur le voyageur solitaire ou arrê-

toient les traîneurs des détachemens qu'on envoyoit pour les châtier. Vainement on avoit déployé les plus grands efforts militaires sans pouvoir parvenir à les corriger de leurs horribles brigandages, jusqu'à l'époque où M. Cleveland, placé à la tête du district, conçut un plan qui, peu de temps après, fut mis à exécution avec le plus heureux succès.

Ce fut l'humanité naturelle à cet officier, jointe au désir d'augmenter le revenu de cette portion de son district, pour l'avantage de la Compagnie, qui l'engagea à se hasarder seul et sans armes dans les collines, et à y rassembler quelques-uns des principaux chefs. Après les assurances les plus formelles de ses in-

tentions pacifiques et de ses bonnes dispositions à leur égard, il les invita à le visiter dans sa résidence à Bâglepouër. La confiance qu'il leur témoigna, en leur abandonnant la sûreté de sa personne, gagna tout à fait leur estime; et, quelque temps après, une députation de leurs chefs vint lui rendre visite. Par des attentions multipliées, par de petits présens et des actes de bienveillance qu'il exerçoit lui-même, il subjuga tellement leurs esprits féroces, qu'ils promirent de renoncer à leurs brigandages accoutumés. A peine ceux-ci furent-ils de retour au sein de leur famille et de leur nation, que tous les autres devinrent jaloux d'être introduits individuellement chez un étranger aussi

humain et aussi bienfaisant. Cependant M. Cleveland, qui avoit bien calculé l'ensemble de son plan, ne le mettoit en avant que par degrés, de manière qu'ils ne refusoient rien de ce qui leur étoit proposé. Il envoyoit des présens à leurs femmes; quelque part qu'il aperçût leurs enfans, il les combloit de caresses et les paroît avec des colliers de verroterie; il donnoit aux chefs des médailles, comme une marque de son amitié et comme une récompense de leurs progrès dans la civilisation. A la fin, quand il jugea qu'ils étoient bien préparés pour l'accomplissement de ses desseins, il fit faire, pour un petit nombre d'entre eux, des habits semblables à ceux des Cipayes au service de

la Compagnie. Il leur fournit des armes à feu et ils s'habituèrent à une discipline régulière. Fiers des connoissances qu'ils venoient d'acquérir, ces nouveaux soldats communiquèrent bientôt leur enthousiasme au reste de la nation, qui ne tarda pas à demander la faveur de participer à la même distinction. Ainsi, d'après leurs propres instances, un bataillon fut organisé pour le maintien du bon ordre, et en moins de deux ans, il y eut un nombre d'hommes assez considérable pour composer des corps spécialement destinés à garantir de toute espèce d'injures ce même pays qui, depuis des siècles, avoit été le théâtre de leurs déprédations. Un camp fut formé pour

un corps de mille hommes, à trois milles de Bâglepouër. Leurs familles y résidèrent avec eux, et la discipline la plus stricte y fut observée. C'est ainsi qu'un seul homme, par son génie, son adresse et son humanité, en fit plus dans l'espace de moins de deux ans, qu'on n'auroit pu en attendre de la force et de la sévérité militaire (1).

Après avoir laissé le village de Barkope, situé presque au centre

(1) M. Georges Forster s'est plu à rendre hommage à la mémoire de M. Auguste Cleveland, dont le nom est encore cher aux habitans des montagnes de Radjah-Mahhal. Son tombeau se voit à Bâglepouër. *Voyage du Bengale à Saint-Petersbourg*, etc., par G. Forster, tome I, p. 32 et 33. (L-s.)

du Djengle-Terry, et dirigé notre route à travers la plaine, nous traversâmes une petite rivière, et nous entrâmes dans les collines qui sont couvertes de bois. Du sommet de chacune d'elles nous jouissions d'une perspective aussi belle qu'étendue, singulièrement diversifiée par les détours tortueux du Ganges et par l'aspect varié qu'offre au loin le pays, sur le bord oriental du fleuve.

Quoiquel'espace que nous avions parcouru sur cette route ne fût pas considérable, les sinuosités du chemin, l'épaisseur des bois et, dans plusieurs endroits, l'extrême roideur des collines nous fatiguèrent beaucoup. Le second jour de notre voyage, nous arrivâmes sur la col-

line où la cérémonie devoit avoir lieu. M. Cleveland y fut reçu avec toutes sortes de marques de respect et d'affection par les chefs déjà réunis. Les femmes mêmes et les enfans se disputoient à qui lui présenteroit le premier l'expression de ses hommages.

Ils avoient bâti dans le village une petite cabane sans couverture, exprès pour le recevoir. Le lendemain matin tout le voisinage étoit rassemblé pour être présent au sacrifice annuel.

La cérémonie commença vers neuf heures. En avant d'une petite hutte, à environ six pieds de terre, étoit élevée une espèce d'autel fait de bambou. D'abord on trancha la tête à un chevreau et à un coq; ce

fut-là comme le prélude du grand sacrifice. Les têtes furent jetées sur l'autel, et y restèrent. Les assistans firent peu d'attention à cette cérémonie préliminaire. Ce ne fut que plus d'une heure après qu'on nous avertit que le grand sacrifice alloit avoir lieu : en conséquence, nous nous rendîmes sans perdre de temps à l'endroit indiqué.

Ils avoient acheté un énorme buffle, l'avoient bien engraisé ; des cordes attachées à ses cornes, leur servoient alors à l'entraîner au lieu où le chevreau et le coq avoient déjà été immolés. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'ils y amenèrent l'animal. Le chef du village l'attendoit ; à l'exception d'une simple cotte qui

lui couvroit le milieu du corps, il étoit entièrement nu, et tenoit dans sa main un sabre long et brillant. La place autour de l'autel fut bientôt remplie par la foule; hommes, femmes, enfans, tout s'y porta. Les jeunes gens étoient absolument nus. Pour empêcher l'animal de s'échapper, ils lui lièrent d'abord les jarrets, et commencèrent la terrible opération. Le chef étoit placé à gauche de l'animal, et frappant de son sabre la partie du cou la plus élevée et la plus voisine des épaules, il devoit causer d'horribles souffrances au pauvre animal, qui les exprimoit énergiquement par ses convulsions, ses mugissemens, et les efforts avec lesquels il se débattoit. Ils eurent même beau-

coup de peine à le retenir, dans la violence de ses mouvemens. Cette affreuse boucherie se prolongea pendant plus d'un quart d'heure, avant que les vertèbres du cou fussent séparées. Quand l'animal tomba, le grand pontife du jour n'en continua pas moins son ministère, et il travailla encore quelque temps avant d'avoir séparé la tête d'avec le corps. Quand il n'eut plus à donner que le dernier coup, il s'arrêta, et toute l'assemblée observa un silence religieux. Lorsque ce coup fut porté, il se redressa, et élevant le bras qui tenoit le sabre aussi haut qu'il lui fut possible, il parut donner le signal à la multitude, qui se précipita et recueillit avidement dans des tasses le sang de la victime

qui couloit à grands flots sur la terre. Ils le burent, le mêlèrent avec de la poussière et de la terre glaise, et se barbouillèrent entre eux. Ils se jetèrent ensuite les uns sur les autres, et se roulant dans une confusion tumultueuse, ils présentèrent l'aspect d'une troupe de démons ou de bacchantes, dans leurs plus furieux transports. Le corps de l'animal fut bientôt déchiré en pièces et dévoré. Cependant sa tête fut mise à part, avec celles du chevreau et du coq; tant les hommes diffèrent dans leurs idées sur ce qui peut plaire à la divinité! Après la consommation du sacrifice, ils se retirèrent par groupes dans différentes habitations, et commencèrent la réjouissance du jour, qui

ne fut réellement qu'une orgie et une ivresse générale. Pour l'honneur du beau sexe, j'aurois désiré que ces excès eussent été réservés aux seuls hommes. Lorsque ces bacchantales eurent été portées bien au delà des bornes de la tempérance, ceux qui étoient encore en état de se tenir debout se mirent à danser, les hommes et les femmes confondus pêle-mêle. Les autres, distribués en bandes, hurloient leur extravagante joie, dans des chants conformes à la situation présente des musiciens. La nuit mit fin à la fête par un morne silence.

M. Cleveland ne demeura pas long-temps après que la cérémonie fut achevée. Nous reprîmes la route de Bâglepoür, et le lendemain

nous arrivâmes à Déogor, petit village fameux par le concours des pèlerins hindous; car c'est un lieu sacré parmi ces peuples. Il y a là cinq pagodes curieuses, qui sont peut-être les plus anciennement construites de toute l'Inde. Ce sont de simples pyramides formées de pierres entassées les unes sur les autres, et tronquées au septième à peu près de la hauteur totale. Les sommets de quatre d'entre elles sont décorés de petits bâtimens d'un travail évidemment plus moderne, terminés par un ornement en cuivre doré, parfaitement semblable au trident du Neptune des Grecs. Chacune de ces pagodes contient dans son intérieur une petite chambre de douze pieds carrés, avec une

lampe suspendue sur le lingam (1). L'entrée est exactement de la hauteur et de la largeur nécessaires pour laisser passer une seule personne. Cette chambre ne reçoit d'autre lumière, que celle qui s'introduit par la porte et à travers le passage.

On voit à Déogor des troupes de pèlerins qui portent l'eau du Ganges dans la partie occidentale de la presqu'île de l'Inde. Ce transport se fait dans de larges flacons ou bouteilles, tenant environ cinq quarts (mesure anglaise), suspendue aux deux extrémités d'un bam-

(1) Le lingam est le grand objet de superstition parmi les sectateurs de Bramah. C'est le symbole général de la nature reproductrice.

ten, placé en équilibre sur l'épau-
 le. Cette classe d'hommes en fait
 un trafic assez considérable; le prix
 de l'eau sainte est proportionnée à
 la distance qui se trouve entre le
 fleuve et le lieu de la vente.

Nous suivîmes, en revenant,
 une direction si voisine de la pre-
 mière en allant, qu'il se présenta
 peu d'occasions de faire des obser-
 vations nouvelles. A la vérité, cette
 partie du pays est peu abondante
 en objets de curiosité. Dans la
 grande famine qui ravagea l'Hin-
 doûstân en 1770, et dont les terri-
 bles effets se firent particulièrement
 sentir dans le Bengale, on dit que
 le Djengle Terry souffrit beaucoup.
 J'ai appris qu'avant cette époque,
 le pays étoit bien cultivé, on y

trouvoit d'actifs laboureurs et d'industriels manufacturiers, et l'on y comptoit une population de plus de 18,000 ames. Aujourd'hui ce nombre est réduit à quelques centaines, beaucoup ayant été moissonnés par la famine, les autres ayant émigré pour chercher des alimens. Le silence profond qui y règne et qui tient à cette dépopulation même, attriste l'esprit du voyageur. Pendant l'espace de plusieurs milles, on n'entend que le cri aigu du cormoran; on ne voit les traces d'aucuns pas, excepté ceux de l'éléphant sauvage. A mon arrivée à Bâglepouër, m'entretenant avec mon ami sur ce sujet, je lui fis part des opinions populaires qui s'étoient accréditées pendant et depuis ce

funeste événement. Comme j'exprimois avec assez peu de ménagement mes sentimens à l'égard de quelques chefs alors résidans au Bengale, et qui avoient été accusés de profiter de la détresse publique pour amasser une grande fortune ; mon ami, avec sa franchise ordinaire et son respect pour la justice et pour la vérité, m'expliqua la conduite de plusieurs administrateurs, dont quelques insinuations calomnieuses avoient très-injustement attaqué la réputation, sous le rapport de leur caractère ; il m'ouvrit les archives du district et me montra des pièces écrites, recueillies à cette époque, qui me laissèrent dans la conviction, que les hommes revêtus de fonctions publiques

222 VOYAGE PITTORESQUE, etc.

résidant à Mourchedâbâd, à Bâgl-pour et autres districts des environs, où la famine avoit exercé sa rage avec le plus de violence, non-seulement avoient employé tous les moyens qu'une bienfaisance éclairée et une libéralité bien entendue pouvoient suggérer pour assurer l'existence du pauvre; mais même que plusieurs d'entre eux l'avoient fait aux dépens de leur propre fortune. Je n'ai dit un mot à ce sujet que par un motif d'équité rigoureuse, et parce que peu de personnes ont eu occasion de voir les titres que M. Cleveland m'a mis à même d'examiner.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Ob 139. #

S

[H.]

X2586692

M.C.



Se trouve à PARIS,

Chez { FIRMIN DIDOT, rue de Thionville,
N^o. 116;
HENRICH, rue de la loi;
DELANCE, rue des Mathurins, hôtel
Cluny.

VOYAGE
PITTORESQUE
DE L'INDE,

Inches

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

*général et augmenté de notes
géographiques, historiques et politiques.*

Prix de chaque volume, 5 fr., pap. ord.,
6 fr., pap. vélin.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

AN XIII — 1805.